

Les Lau des Îles Salomon: une espèce en voie de disparition



CAROLE THIBAUT

«On soulève l'opinion publique avec l'extinction des bêtises mais on oublie des pertes au moins aussi grande pour l'humanité: la destruction inexorable des cultures humaines non technologiques. C'est ce qui est arrivé dans presque toutes les îles de l'Ouest du Pacifique: Fidji, Tahiti, Hawaï. La culture traditionnelle n'est plus que folklore, là-bas. C'est ce qui risque d'arriver chez les Lau, comme chez les autres ethnies des îles Salomon.»

Jean Michaud, anthropologue à l'Université Laval, s'attriste et s'inquiète de la fragilité de ces sociétés non industrialisées, qui sont arrivées en même temps que nous dans l'histoire de l'évolution de l'homme, et qui ont choisi d'autres façons d'être.

Les îles Salomon se situent au nord-est de l'Australie. Malaita est l'île la plus peuplée et les Lau vivent dans la lagune au nord de l'île. Ils ont commencé à construire là des îles artificielles, à l'abri des moustiques qui transmettent la malaria, il y a 600 ans environ.

«De telles sociétés ne sont pas organisées pour se défendre contre le bulldozer technologique, reprend Jean Michaud. Il faut réaliser que l'humanité est encore peut-être plus perdante à laisser s'éteindre des sociétés comme celles-là qu'à laisser s'éteindre des espèces animales. Ces peuples détiennent des clés qui nous aideraient, qui augmenteraient la compréhension de notre cheminement humain.»

Anthropologie appliquée

Jean Michaud appartient à l'équipe du professeur Pierre Maranda, qui vient tout juste d'être nommé directeur du département d'anthropologie. Ces scientifiques ont choisi de faire de l'anthropologie «appliquée»: ils essaient de donner aux populations concernées des outils, des indices, des recommandations pour régler certains problèmes.

Par exemple, on peut expliquer comment faire pour qu'une population accepte la présence d'un puits dans le village, même si à prime abord cela va à l'encontre de sa culture. On évite ainsi de dépenser des millions pour rien. «Il faut connaître une population pour l'aider efficacement», souligne Pierre Maranda.

Chez les Lau, ils essaient de préserver et de valoriser au maximum la culture d'un peuple jusqu'ici resté à l'écart du développement industriel.

Les plus en santé du monde

L'histoire commence en 1964, avec le Harvard Salomon Project, qui envoya des éclairés dans une vingtaine de sociétés encore non ethnographiées. On décida par la suite d'étudier plus particu-

lièrement quatre de ces sociétés, dont les Lau. Diplôme de docteur en poche, Pierre Maranda partait pour les îles Salomon en 1966.

Une équipe de 13 spécialistes en médecine et physiologie débarqua quelque temps plus tard, avec toute la panoplie lourde de l'instrumentation médicale: appareils de radiologie, centrifugeuses, génératrices pour faire fonctionner tout cela, etc.

Radiologistes, dentistes, épidémiologistes et autres tombent d'accord après des études rigoureuses: les Lau sont, de tous les peuples connus, le plus en santé au monde.

Les cardiologues, plus particulièrement, ont été abasourdis par l'absence de tout problème cardiaque, de la circulation ou des voies respiratoires: et ce n'est pas parce les Lau ne sont pas de gros fumeurs! Leur mode de vie et leur environnement semble les protéger contre les ravages du tabagisme, qui sont si dévastateurs dans les pays industrialisés. Chez les Lau, il y a des gens de 110 ans qui ont le cœur d'un athlète américain de vingt ans.

Autre point frappant: les psychiatres ne comprennent pas pourquoi il n'existe aucun cas de maladie mentale, de dépression et de névrose chez les Lau. «Les statistiques nous disent que selon leur type de population, on devrait s'attendre à recenser chez les Lau entre 50 et 100 cas de maladie mentale», explique Pierre Maranda.

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«La clé de leur équilibre, c'est la culture, la façon de vivre qui est sereine, fine, délicate, poursuit le Pr Maranda.»

Les recherches médicales, qui se répètent à tous les cinq ans jusqu'à 1995, sont subventionnées par le National Institute of Mental Health, à Washington. «Cette étude veut mesurer la relation entre la culture et la santé», explique Pierre Maranda. La participation de l'anthropologue québécois à ces recherches a été soutenue par le Conseil de recherches en sciences humaines, un organisme fédéral.

Une autre étude scientifique est actuellement réalisée par une équipe de scientifiques britanniques. Ces derniers s'intéressent au produit soporifique avec lequel les Lau vont à la pêche. La pêche au soporifique est une des activités qui impressionnent le plus les touristes accueillis à Malaita. Les Anglais espèrent mettre au point, à partir de cette substance, un médicament analgésique ou un calmant.

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

«Là-bas, il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup, explique l'anthropologue. Cela laisse beaucoup de temps pour réfléchir et tout assimiler en profondeur. On a le temps de décortiquer le moindre événement, de l'étudier sur toutes les coutures, de l'intégrer parfaitement. On a une façon de dissoudre l'événement dans une structure d'intégration.»

Le point

La «folie-fusion» frappe encore!



JEAN-PIERRE ROGEL

collaboration spéciale

Un mois après l'annonce d'une surprenante découverte sur la fusion, la communauté scientifique internationale est toujours en pleine ébullition, mais le mystère persiste encore sur la signification réelle de cette découverte.

Dire que les spécialistes de la fusion sont «fascinés et excités» par cette découverte, comme je l'écrivais il y a deux semaines, est en dessous de la vérité. C'est d'un véritable vent de folie balayant l'univers de la physique dont il faut désormais parler.

Qu'on en juge. Stanley Pons, le chimiste de l'Université de l'Utah qui a tout déclenché, a annoncé lundi dernier qu'une soixantaine de laboratoires dans le monde lui avaient dit qu'ils avaient réussi à reproduire, au moins en partie, son expérience initiale (celle-ci est censée réaliser la fusion d'atomes d'hydrogène «à froid», dans un petit bassin d'eau lourde parcouru par un faible courant). Cela paraît beaucoup, mais il est exact que déjà sept équipes, trois aux États-Unis et quatre en Europe, ont annoncé publiquement avoir reproduit de façon indépendante l'expérience de Pons et de Fleischmann.

La réalité du phénomène observé n'est donc plus mise en doute, mais personne ne comprend encore pourquoi il se produit. En fait, la parole est maintenant aux théoriciens. Comme on pouvait s'y attendre, ceux-ci proposent différentes explications, mais rien ne semble encore probant. Une hypothèse, mise de l'avant par une équipe de Birmingham, veut que Pons et Fleischmann ont réussi une fusion incomplète par une voie non conventionnelle. Le lithium qu'ils ont ajouté à l'eau lourde pour la rendre meilleure conductrice d'électricité aurait fusionné avec le deutérium, ce qui expliquerait le surplus important d'énergie.

De son côté, un jeune et brillant théoricien du MIT, Peter Hagelstein, vient de finir de rédiger un article pour *The Physical Review Letters*, qui envoie tout le monde chercher dans une autre direction. Il prétend que l'énergie de la fusion des atomes d'hydrogène ne s'exprime pas en particules ou en radiations, mais s'insère directement dans la structure cristalline de l'électrode de palladium et apparaît sous forme de chaleur. Un autre chercheur du MIT, Keith Johnson, soutient, quant à lui, que l'énergie libérée dans la fusion à froid est d'origine chimique et non nucléaire.

Bref, les théoriciens risquent de se renvoyer la balle pendant

un certain temps, et les expérimentateurs de tâtonner pendant un temps tout aussi long. Un mois après, on peut dire que si les deux chercheurs qui ont parti le bal sont maintenant à l'abri du ridicule, ils n'ont pas encore gagné leur place au panthéon de la science. Et il est encore beaucoup trop tôt pour parler des applications commerciales de leur découverte, s'il y en a.

En attendant, certains aspects de cette «folie-fusion» méritent réflexion. Le premier est la précipitation à annoncer des résultats. Voilà qui contraste avec la pratique scientifique traditionnelle. En jouant de la conférence de presse et de la machine à fac-similé, on brûle les étapes habituelles de la diffusion des résultats en recherche. On saute par-dessus l'évaluation par des comités de pairs.

Dans quelle mesure cette précipitation peut-elle avoir un effet négatif sur la qualité de la recherche? Ce risque n'est pas négligeable. Par ailleurs, l'intense pression internationale à laquelle nous assistons est aussi une source potentielle d'erreurs pour les chercheurs. La course au Nobel, ou aux brevets lucratifs, peut gêner la recherche. Lundi dernier, d'ailleurs, un laboratoire d'Atlanta a reconnu s'être trompé en annonçant prématurément une confirmation de la fusion à froid. C'est peut-être l'occasion de rappeler que la bonne recherche prend du temps, beaucoup de temps...

La langue des autres

Mes chroniques sur le recul du français comme langue de la science (26 mars et 2 avril) semblent avoir touché un nerf sensible. Un correspondant qui se qualifie de «chercheur francophone sans complexe» m'envoie cette pique: «Si vous cherchiez à défendre l'excellence de la recherche plutôt que d'enfourcher ce vieux cheval de bataille fatigué, la langue, vous rendriez un meilleur service aux chercheurs d'ici.» Un autre opine que «la création de revues de calibre international en français est un pis-aller. C'est sur la langue des colloques et congrès qu'il faut se battre, parce que ceux-ci sont subventionnés par les deniers publics. Comment expliquer que 80 à 90 p. cent des congrès scientifiques tenus au Canada, subventionnés par le fédéral, se déroulent en anglais seulement, derrière la façade?» Un troisième me signale une étude publiée dans *Social Studies of Sciences* (Vol. 8, pp. 245-256), qui conclut que la langue de travail et de communication des chercheurs n'a pas de rapport direct avec leur statut sur le plan international. En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'on vit, travaille et publie en français qu'on est moins estimé ou reconnu à l'étranger. Voilà des arguments pour entretenir les discussions!

A TIRE-D'AILE...

Le carouge à épauettes, l'oiseau le plus répandu en Amérique du nord



PIERRE GINGRAS

Chaque année, à la fin de l'hiver, j'attends toujours avec une certaine impatience les premiers carouges de la saison. Et quand leurs cris éraillés me parviennent pour la première fois, je pousse un grand soupir de satisfaction: voici enfin le printemps!

Mais tout le monde ne partage pas mon estime pour les carouges. Le producteur de maïs, par exemple, pense à sortir son fusil plutôt que ses jumelles quand il en voit une nuée fondre sur ses champs à la fin de juillet. Mais en dépit de la chasse que leur donnent parfois des agriculteurs, les amateurs d'oiseaux n'ont rien à craindre pour l'avenir de l'espèce. Selon quelques auteurs, les carouges à épauettes seraient les oiseaux les plus nombreux en Amérique du Nord: certains avancent le chiffre de 400 millions et l'on a déjà calculé que plus de 15 millions de carouges se réunissent chaque soir dans un seul dortoir du Vermont.

Plus près de nous, le long du canal de Beauharnois, entre la municipalité du même nom et Valleyfield, un dortoir de plusieurs kilomètres de longueur abrite régulièrement plusieurs centaines de milliers de carouges, sinon plus encore. A cet endroit, les oiseaux dorment dans les roseaux, ou phragmites, ces grandes plantes coiffées d'un plumage qu'on voit souvent dans les fossés le long des routes.

Dimorphisme sexuel prononcé

Les carouges sont répandus partout en Amérique du Nord, de l'Atlantique au Pacifique, dans les régions un peu marécageuses ou près des cours d'eau. Au Québec, cependant, il est plutôt limité à la moitié sud de la province. Par exemple, il est très rare au nord de la baie James et au Nouveau-Québec. L'hiver, il émigre dans le sud des États-Unis et parfois même jusqu'au Costa Rica, dans les Bahamas ou à Cuba.

Chez nous, les carouges à épauettes arrivent avec le début officiel du printemps. Les mâles sont les premiers sur place, habituellement quelques semaines avant les femelles. On ignore les raisons précises de ce phénomène,



PHOTO ARMAND TROTTER, La Presse

mais selon l'hypothèse la plus plausible, les mâles se donnent ainsi le temps de choisir un territoire avant l'arrivée de leurs compagnes. Ce territoire, relativement petit, ne dépasse guère les 900 m².

Les mâles carouges sont habituellement polygames et fécondent communément, au cours de la période de reproduction, trois femelles qui élèvent une ou deux nichées par année. La cohabitation des couples est d'ailleurs limitée à cette époque, les deux groupes évoluant séparément le reste du temps.

Le dimorphisme sexuel est très prononcé chez cette espèce. Le mâle adulte est noir, mais «l'épauette» de son aile est d'un rouge vif qu'il met en évidence lorsqu'il crie au printemps. Cette tache rouge est soulignée d'un trait jaune. Ce n'est qu'au cours de leur deuxième année que les mâles juvéniles se parent du coloris des adultes. Pour leur part, les femelles sont entièrement brunâtres et elles ont le corps rayé.

Au-dessus de l'eau

La femelle pond habituellement quatre oeufs et l'incubation est relativement courte: 11 ou 12 jours. Le nid situé dans les

buissons est souvent difficile à trouver en dépit du fait que les parents, et parfois même une partie de communauté carouge du coin, trahisse bruyamment sa présence à l'approche d'un intrus. Les petits peuvent prendre leur envol après seulement 10 jours au nid. L'auteur Terres écrit à ce sujet que, les nids étant souvent construits au-dessus d'un lac, d'une rivière ou d'un étang, il arrive que les oisillons tombent à l'eau. Ces accidentés peuvent alors gagner la rive à la nage, à moins qu'un serpent, un brochet, un ouaouaron, ou encore une tortue serpentine ne décide de les inscrire au menu quotidien.

Le régime alimentaire du carouge est composé à plus de 70 p. cent de végétaux et le reste de sa nourriture est d'origine animale. Durant la nidification, les petits sont toutefois nourris uniquement d'insectes, de vers de terre et autres petits animaux. Les corneilles et les corbeaux sont au nombre de leurs prédateurs. Enfin, même si le record est de 14 ans, la longévité du carouge ne dépasse pas quelques années, comme c'est la norme chez les petits oiseaux.

Le Carnet d'observation en page B 4

Éditorial

L'avertissement des étudiants chinois

Depuis plus de dix ans, les Chinois connaissent une liberté économique sans pareil dans le monde communiste. Un marché presque entièrement libre a encouragé la production agricole et la fabrication de biens de consommation et plus que doublé le niveau de vie. Mais ce libéralisme n'est pas très contagieux et ne s'est pas répandu au domaine politique. Les Chinois ont donc davantage la possibilité de vivre comme ils l'entendent; le parti et le gouvernement ne se mêlent plus de tout, mais le parti n'a nullement l'intention de partager le pouvoir et de permettre une critique approfondie de sa politique.

La Chine a fait oeuvre de pionnier dans la *perestroïka*, la réforme de l'économie, et peut servir de modèle à la nouvelle génération d'économistes soviétiques. Quant, à la *glasnost*, la politique d'ouverture et de candeur de M. Gorbatchev, la Chine en tolère un peu, mais n'a pas l'intention d'en faire une cheville ouvrière de la réforme économique.

Les intellectuels et les étudiants ressentent vivement cette lacune. Ils estiment que rien de très fondamental n'a changé quand, par exemple, un étudiant chinois revient des États-Unis où il a obtenu un doctorat et se voit obligé de faire un travail insignifiant sous les ordres d'un fonctionnaire du parti. Quand il

avait été à la tête du parti communiste, Hu Yaobang avait reconnu la nécessité de se diriger vers un régime plus démocratique. Du moins, c'est ainsi qu'on se souvient de lui au moment où les manifestations à sa mémoire servent à réclamer une plus grande démocratisation.

Le décalage entre les réformes économiques et la démocratisation s'explique par les violents soubresauts qui ont secoué la Chine au XXe siècle. La révolution culturelle qui a précédé la libéralisation de l'économie avait réussi à saper l'autorité, la structure et le moral du parti communiste. Au moment des réformes, qui auraient pu être le point de départ d'un mouvement démocratique, il n'y avait pas de conflit entre un parti, très affaibli, et les Chinois qui pouvaient enfin vivre une vie économique d'adultes, d'autant plus que le parti renonçait à l'essentiel de son pouvoir économique.

Pour les 800 millions de paysans, la réforme économique suffisait: cultiver sa terre comme on l'entend, vendre les produits librement sans être accablé par des impôts trop lourds et jouir des avantages d'un État-providence rudimentaire étaient plus qu'ils n'avaient jamais osé espérer sous Mao ou avant. Pour la plupart des citadins aussi, l'amélioration constante du niveau de vie sous un régime qui les laissait en paix diminuait l'urgence de la démocratisation.

Mais la croissance économique de conte de fée ne pouvait

pas continuer éternellement. La demande est toujours très forte, mais la production n'arrive plus à suivre, d'où la menace de l'inflation et l'accumulation de déficits. Le gouvernement a réagi avec un programme d'austérité qui comprend une nouvelle taxe à la consommation et le resserrement de la croissance monétaire. Comme dans n'importe quel autre pays, l'austérité n'est pas populaire et provoque des remous politiques. En l'occurrence, on réclame un régime démocratique.

Indépendamment du fait que les communistes ne tolèrent pas la concurrence politique quand ils sont au pouvoir, le parti chinois a de bonnes raisons de pas trop se laisser influencer par les manifestations. Le gouvernement doit tout mettre en oeuvre pour lutter contre l'inflation et le délabrement des finances publiques, deux phénomènes qui ont caractérisé des siècles d'injustice et d'incurie gouvernementales. Malgré le goût très prononcé des Chinois pour l'individualisme économique, ils reconnaissent la nécessité d'un gouvernement qui sait conserver la valeur de la monnaie et maintenir l'unité du pays.

Les appels à la démocratisation ne représentent... donc pas une grave menace pour le pouvoir communiste en Chine. Mais c'est un avertissement: beaucoup de Chinois estiment que seul un régime plus ouvert permettra aussi à eux de bénéficier des réformes et aux réformes de créer une économie moderne.

Frédéric WAGNIÈRE

Lecture

Reconstruire le social

PIERRE VENNAT

Parler de crise de l'État-providence ne fait plus bien original. De crise des valeurs ou d'éclatement du social, non plus. Les praticiens en sciences sociales commencent à le comprendre et on commence maintenant à tirer parti du nouveau contexte.

Cela a donné, récemment, une nouvelle revue, initiative du Département de travail social de l'Université du Québec à Montréal, intitulée *Nouvelles pratiques sociales*. Cela vient de donner un numéro thématique de la *Revue internationale d'action communautaire*, dont le secrétariat est à l'École de service social de l'Université de Montréal, sous le titre de: «Des recompositions du social éclaté».

L'un des nombreux auteurs, Gilbert Renaud, de l'Université de Montréal, affirme que des techniques de gestion aux techniques d'intervention, en passant par l'apport de la recherche scientifique, on assiste présentement à la consolidation d'une «ingénierie sociale» de plus en plus gloutonne. Bref, l'éclatement du social est loin d'avoir mis fin à la gestion technocratique de la société. Cependant, on assiste paral-

èlement au déclin des croyances qui ont donné naissance à l'ère moderne et qui ont accompagné son développement. «Alors qu'il devrait conduire l'humanité au bonheur parfait, le Progrès se vide ainsi de sa puissance mobilisatrice pour susciter davantage l'indifférence à l'égard de ce qui, désormais, apparaît comme une stricte problématique de gestion sociale relevant d'experts de toutes sortes dont les débats ne font que consacrer la réduction du social à sa stricte dimension technique.»

Mais, selon deux autres chercheurs, français ceux-là, Marc-Henry Soulet et Didier Le Gall, du Centre de recherche sur le travail social de l'Université de Caen, la fin de l'académisme peut avoir du bon puisque l'analyse des phénomènes sociaux démontre la nécessité d'effectuer des approches pluridisciplinaires, chaque discipline ne pouvant «dire tout» sur un objet.

Malheureusement, trop souvent on a assisté à un repli des disciplines sur elles-mêmes, et parfois même, au sein des disciplines, à la création de champs spécialisés. Peut-être la prise de conscience suscitée par la publication de cet ouvrage multidisciplinaire de 207 pages permettra-t-elle de rectifier le tir.

Des recompositions du social éclaté, *Revue internationale d'action communautaire*.

La boîte aux lettres

Pourquoi avoir peur des sages-femmes?

Comme un criminel

À la naissance d'un de nos enfants, le médecin arriva à l'hôpital juste à temps pour réclamer son chèque (c'était avant l'assurance-maladie). Tout était terminé; les infirmières avaient tout fait le travail, sans supervision du médecin. Ce dernier ne s'est excusé et personne ne l'a chassé de l'hôpital.

On traite le Dr Blais comme un criminel ou pire, puisqu'il ne pourra pratiquer en autonomie pour six mois. Alors que certains criminels reprennent leur liberté le lendemain ou le surlendemain de leur condamnation.

Claire FERDAIS
Denis REMILLARD
Plessisville

Deux visions bien différentes

Qui croit-on bernier en imposant des mesures disciplinaires pour punir (symboliquement?) un médecin compétent ayant fait l'ultime affront de permettre à une sage-femme de superviser une naissance à l'hôpital? Pourquoi la profession de sage-femme est-elle si respectable en Europe alors que le Québec est encore champion de la médicalisation excessive, souvent inutile, de l'accouchement?

La véritable raison de cette polémique n'a rien à voir avec la violation d'un soi-disant règlement administratif. C'est plutôt la concurrence idéologique entre deux visions souvent diamétralement opposées de la naissance.

À ceux qui remettent en question le sens profond de cet événement transcendantal que j'ai moi-même vécu trois fois, je rappelle ironiquement que les hôpitaux, il y a une vingtaine d'années, menaient un combat farouche contre la présence du père dans la salle d'accouchement, ce fief qui était lieu de pouvoir des médecins et de passivité des femmes. Aujourd'hui les couples de mon âge considèrent ce privilège jadis pionnier comme un droit inaliénable. Les mentalités évoluent.

Aux obstétriciens tout-puissants qui bloquent du haut d'un certain paternalisme étroit la reconnaissance des sages-femmes diplômées au sein du corps médical, je suggère de lire l'ouvrage rigoureux et éclairé de l'historien Jacques Gélis, intitulé: *La Sage-femme ou le Médecin: une nouvelle conception de la Vie*. Je cite:

«La naissance témoigne pour une société: pour le meilleur et pour le pire. De même que la mort, à l'autre bout de la chaîne. La naissance avec ses rites, ses interdits, ses espérances renvoie à un imaginaire de la vie qui varie selon les cultures et selon les époques. L'arrivée d'un enfant ne peut donc être réduite à l'acte physiologique qu'est l'accouchement, lorsque le fruit mur «tombe au monde». Il y a la naissance, et il y a le reste. Et ce «reste», nous le savons, est souvent l'essentiel.»

Les âmes bien-pensantes qui tirent les ficelles de la santé des Québécois auront toujours l'alibi parfait devant l'érosion de leur pouvoir. Bravo, Dr Blais!

Françoise ROY
Montréal

DOCTEUR BLAIS... SAGE HOMME



Enlevez vos oeillères!

Il aurait permis qu'une sage-femme pose un geste médical sans l'autorisation de l'hôpital concerné... Et moi, alors, qui ai coupé le cordon ombilical de mes deux enfants sur l'invitation, à chaque fois, du médecin!

Le Dr Blais ne mérite pas d'être suspendu mais il est urgent d'enlever à ceux qui l'ont suspendu les oeillères qui protègent leur monopole du commerce de l'enfantement.

Daniel BENNY
Lucie DUMONT
Saint-Jean-de-Matha

Appui de cinq médecins

Docteur Blais, vous avez pris une décision «sage» récemment concernant la présence d'une sage-femme en salle d'accouchement d'un hôpital.

Le Québec est un de ces rares coins du monde où la collaboration des sages-femmes pour l'accouchement est encore taboue et sujette à des réactions très vives. Dans la plupart des pays, sur tous les continents, la sage-femme est une ressource importante et souhaitée autant par les intervenants (médecins, infirmières, etc.) que par les femmes elle-mêmes. D'ailleurs, l'apport d'une personne-ressource entraînée à faire les liens entre les périodes de grossesse, de l'accouchement et des premiers mois de vie, contribue certes à supporter la qualité de vie de la famille et de l'enfant.

Nous devrions tous encourager le partenariat famille, médecin, infirmière, sage-femme et autres intervenants utiles, si l'objectif se situe au niveau du bien-être et du devenir de l'enfant et de la famille. Que chacun amène sa contribution à l'atteinte de ce résultat est un devoir pour ceux qui interviennent et un droit pour la femme et l'enfant.

Si, comme nous le présumons, votre objectif était de prendre tous les moyens possibles pour respecter votre patiente et pour collaborer au succès de la grossesse et de l'accouchement, nous vous félicitons de votre initiative et nous vous offrons notre support. Bien plus, nous encourageons tous les médecins qui vivent des situations semblables à faire de même. Le compromis favorable à la famille n'est pas de fermer les portes, mais de choisir

c'est que la première menace le médecin: en étant à l'écoute des parents, en étant présente pendant les huit, douze, dix-huit heures que dure le «travail», elle remet en question l'attitude du médecin qui n'est là qu'au moment stratégique. Accepter les sages-femmes, ce serait aussi accepter de modifier la façon de faire des médecins. Devenir plus humains. Un homme comme le docteur Blais devient donc un traitre qu'il faut suspendre... à défaut de pouvoir le prendre haut et court!

Suzanne BLANCHET
L'Assomption

Cherchez l'erreur...

On légalise l'avortement et l'on condamne les sages-femmes qui donnent la vie! Je suis mère de quatre enfants, dont le dernier a vu le jour à la maison il y a 6 mois avec l'aide d'une sage-femme. De tous mes accouchements, le dernier fut le plus humain. (...) On juge le Docteur C. Blais comme un criminel. Il n'a pas tué, il n'a qu'offert à une mère ce qu'elle désirait: voir naître son enfant sans artifice médical. Un accouchement n'est pas une affaire de marketing!

D. FITZBOY
Lourdes de Joliette

Une question de temps

La grande majorité des personnes intéressées de près ou de loin par la question de l'humanisation des naissances ont pris position en faveur de la reconnaissance des sages-femmes et de leur intégration dans le système des soins obstétricaux. Et la réalité de leur présence dans les hôpitaux est une question de temps, puisqu'elle est aussi largement désirée. Quand les médecins et les administrateurs d'hôpitaux se mettront-ils à l'écoute? (...)

Cécile LAUROIS
Mathieu MANGLAIS
Montréal

Vive les sages-femmes!

J'ai moi-même recouru aux services d'une sage-femme pour l'accouchement de ma fille en septembre dernier (mon premier enfant).

Nous avions tout prévu pour un accouchement à domicile, mais de petits problèmes en cours de route nous ont conduit à l'hôpital (Hôpital général de LaSalle), sur la recommandation de notre sage-femme elle-même, dont l'unique préoccupation était de nous prodiguer les meilleurs soins possibles.

Nous y avons été très bien reçus, grâce à l'ouverture d'esprit de mon médecin, qui a permis à mon mari de «recevoir» l'enfant à la naissance, le laissant ainsi poser ce qui est maintenant considéré comme un «acte médical».

Pour le prochain ou les prochains enfants, il ne fait aucun doute que je choisirai de nouveau le support professionnel et profondément humain d'une sage-femme.

Louise BOUCHER
Montréal

LIBRE OPINION

Coupable indifférence à l'égard du Liban

Il pleut encore des bombes sur Beyrouth, et les pays de l'Ouest continuent d'afficher une coupable indifférence. Pourquoi?

Si le conflit s'éternise, c'est à n'en pas douter parce que Hafez Assad n'a pas encore renoncé à sa chimère: celle de recréer la Grande Syrie. Le leader syrien a fait le rêve impossible de rétablir un empire qui engloberait à la fois le Liban et la Palestine. Il croit pouvoir un jour soumettre des Libanais, des Palestiniens et des Israéliens aux volontés de Damas: chimère d'autant plus illusoire qu'une autre chimère se dresse sur son chemin: la chimère des factions palestiniennes qui rêvent, elles, de se rendre maîtresses de toute la Palestine.

Le Liban est à la merci de ces deux chimères. Des civils sans défense meurent à la petite semaine. Le fer et le feu est en train de réduire en cendre l'un des plus anciens comptoirs de la Méditerranée — le pays où se sont croisées les premières routes du christianisme, et l'Occident chrétien ne manifeste aucune émotion. Les chefs d'État se taisent. Ils ont peur de Damas, de Téhéran, de Tripoli et de l'O.L.P. Plus ils ont peur, plus les pourchasseurs de chimères brandissent impunément l'arme de la terreur.

Pour le plus grand malheur du Liban, l'Occident n'a cure que de son bien-être et de son confort. Il remue mer et monde pour qu'on porte secours à deux baleines égarées sous les glaces de l'Arctique; il pousse les hauts cris si un pipeline risque de perturber les ébats des caribous; il suffoque d'indignation parce qu'une nappe de pétrole menace de faire périr des loutres et des saumons au large des côtes de l'Alaska; il part en croisade pour qu'on ne touche pas aux arbres des forêts d'Amazonie, mais contre la pire des pollutions, celle de la violence, de la guerre et du terrorisme, il n'ose élever la voix. Il a peur des représailles.

Il serait pourtant possible de surmonter cette peur si seulement on mettait autant d'ardeur et d'énergie à dénoncer les coupables et à détourner les caresses de chimères de leurs desseins insensés, qu'on en met à assainir l'environnement. Si les États et les chanceleries élevaient la voix, ils ne seraient pas longs à faire cesser les tueries au Proche-Orient, et l'Occident chrétien sortirait grandi d'une paralysie diplomatique qui le déshonore.

Jean PELLERIN
Outremont

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 23 AVRIL 1989

La personnalité de la semaine

Des milliers de personnes, sur le globe terrestre, lui doivent de pouvoir se mouvoir normalement ou presque...



GUSTAVE GINGRAS

Le Dr Gingras a fait tant et tant qu'on reste abasourdi par la somme de ses réalisations un peu partout dans le monde

NDLR: Madame Claire Dutrisac qui, comme journaliste affectée au secteur de la santé et des services sociaux durant de nombreuses années à *La Presse*, a très bien connu le Dr Gustave Gingras, a accepté de rédiger le texte sur notre personnalité de la semaine. Mme Dutrisac est aujourd'hui à la retraite. C'est avec plaisir que nous l'accueillons dans cette page.

CLAIRE DUTRISAC
collaboration spéciale

Et quelle personnalité! Le plus grand spécialiste en réadaptation au monde... Vous avez deviné: le Dr Gustave Gingras, de renommée internationale. Son nom est court... mais les nombreuses lettres qui le suivent l'étirent, l'étirent...

Si je devais, en plus, vous fournir la liste de tous ses titres et des décorations qu'il a reçues, n'importe quel profane y perdrait le latin qu'il n'a jamais su.

Ses nombreuses «missions» à l'étranger l'ont mené dans plus de 35 pays, de tous les continents. Pour faire court, je vous cite le seul où il n'est pas allé: l'Australie. Entreprendre de suivre ses pérégrinations nous force

à réapprendre notre géographie! Et si l'on pouvait publier chacune de ses missions, en les expliquant un peu, il faudrait, pendant un an, un hebdo à lui seul consacré.

Soyons fiers: il est né à Montréal, en 1918 et a fait ses études de médecine à l'Université de Montréal. Durant la dernière guerre il a servi dans les forces armées canadiennes comme neuro-chirurgien. Et c'est après que tout commence.

En 1949, il fonde, à Montréal, l'Institut de Réadaptation. Très vite, cet établissement, dont le Dr Gingras fut le directeur général jusqu'en 1977, devient, et il l'est encore, le summum de ce qui se fait dans ce domaine.

Le Dr Gingras a fait tant et tant qu'on reste abasourdi par la somme de ses réalisations un peu partout dans le monde. Il a, durant la plus longue partie de son existence, vécu non pas une vie mais cent! Des milliers et des milliers de personnes, un peu partout sur le globe terrestre, lui doivent de pouvoir se mouvoir normalement ou presque...

Trois épisodes de sa vie

De ces innombrables événements, je retiens trois épisodes de sa vie:

- 1) le drame de la thalidomide;
- 2) une mission spéciale au Maroc;
- 3) la création, au Vietnam, d'un centre de réadaptation.

Souvenez-vous: quand, durant

les années 50, cette terrible maladie frappa le Canada, le Dr Gingras coordonna le traitement de 43 enfants parmi les 115 Canadiens déformés par la thalidomide. Il est personnellement impliqué dans l'élaboration des plans pour la fabrication de membres artificiels pour ces enfants. À l'Institut de Réadaptation de Montréal, il travaille à l'amélioration du bras myo-électrique soviétique.

De toutes les parties du monde, on appelait le Dr Gingras au secours. Ainsi, en 1959-1960, il se rendait au Maroc où il mettait sur pied une équipe de réadaptation. Quelque 10 000 personnes de ce pays étaient victimes de paralysie. Il fit davantage: il s'occupa de l'organisation et de l'établissement de centres de techniciens canadiens et de la fondation de la première école de physiothérapie en Afrique du Nord.

Au Vietnam

Puis, vers 1965-1966, vint le Vietnam, alors en guerre, le Nord contre le Sud. Il y créa un centre de réadaptation, forma des médecins, des physiothérapeutes, des prothésistes vietnamiens, certains à Montréal, d'autres dans leur pays. En 1973, le Dr Gingras alla, officiellement, au nom du Canada, remettre au Vietnam cet établissement. J'ai eu la chance inouïe de l'accompagner. J'ai vu des centaines d'enfants qui, l'un avec un seul bras, l'autre avec une seule jambe, riaient et jouaient sous le

soleil... comme nos petits Canadiens. Là, j'ai davantage connu le Dr Gingras. Jovial, bon vivant, aimant boire et manger et adorant les femmes. Qui le lui reprocherait?

J'ai particulièrement admiré la façon qu'il avait d'aborder les petits... Pour eux, il était tout à la fois «Dieu-le-Père» et un grand frère. Emouvant... Lui, il restait simplement naturel. Lors de cette cérémonie officielle, le Dr Gingras discuta avec les autorités du pays de la future école de physiothérapie à Saïgon. Il n'arrêta jamais!

De décembre 1966 au 31 mai 1972, il fut élu président du Collège des Médecins. On connaît la prédilection des médecins pour la rémunération à l'acte et leur hostilité pour le salariat. Lors de sa première conférence de presse comme président du Collège, je n'ai pu retenir cette malice: «Comment vos confrères ont-ils pu choisir comme président un médecin qui a toujours travaillé à salaire?» Mi-figue, mi-raisin, il répondit en souriant: «C'est là un argument *ad hominem*!»

À la retraite depuis 1977, dans l'île du Prince-Édouard, il ne demeure pas pour autant inactif. Il donne des conférences un peu partout. Et comme il est conscient du problème socio-économique que représentent les personnes qui vieillissent, il s'intéresse particulièrement à la gérontologie. J'en ai le cœur tout chaud.

Son étoile n'a pas fini de briller sous tous les cieux...

Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie, l'excellence naît de l'effort.



Air Canada



ALCAN

au magazine

**AU JOUR
LE JOUR**

Réalisatrice-coordonnatrice: LOUISE B. TARDIF

Avec Dominique Lajeunesse
et Normand Harvey,
du lundi au vendredi.

**On vous présente la personnalité
de la semaine, demain à 13 h 15**



**Radio-Canada
Télévision**



Infosphère

Vidéoway annonce sa rentrée en jeu

YVES
LECLERC

collaboration spéciale

Il ne fallait pas prendre au pied de la lettre la semaine dernière l'annonce en grande pompe de deux jeux éducatifs créés par le Centre des APO pour le système Vidéoway. En réalité, ce que Vidéotron voulait faire par cet événement, c'était annoncer l'entrée en service imminente de son projet de câble multifonctions.

Rappelons brièvement le concept de base, le même qui avait été rendu public au printemps de 1984, puis reporté à cause de problèmes de développement et de production: un boîtier unique contenant des circuits spécialisés, de la mémoire et une programmation en «firmware», qui se branche entre le câble et le récepteur de télévision.

Aux fonctions habituelles d'un sélecteur et décodeur de câblodistribution (débrouillage de canaux payants, sous-titrage pour malentendants, syntonisation et contrôle du volume), le boîtier Vidéoway ajoute un terminal capable de recevoir des écrans d'information aussi bien sous forme ASCII qu'en format Télétel (le standard du Minitel) ou NAPLPS (celui d'Alex).

Il offre aussi, ou offrira d'ici deux ans:

- le télétravail ou capacité de lire automatiquement à distance et de gérer des instruments comme compteur d'électricité, de gaz, d'eau (Hydro-Québec a déjà effectué des essais sur la Rive-sud);

- le délestage, ou transfert sélectif dans les 256 Ko de mémoire du terminal de textes, d'images ou même de programmes d'ordinateur (exemple: des jeux vidéo interactifs exécutables en mode local);
- la télévision «interactrice» qui permet au spectateur d'intervenir directement dans le déroulement d'une émission éducative ou de divertissement conçue spécialement pour cet usage;

- la capture et la reproduction d'images photographiques fixes ayant la définition de l'écran télévision: les images sont transmises en mode analogique, et numérisées par la terminal avant d'être placées en mémoire.

Le rythme prévu d'implantation est ambitieux: 50 000 unités cette année (fabriquées par Zenith et dont les premières seront livrées en mai).

220 000 en 1991, dont la très grande majorité dans la région montréalaise. Le coût de location pour l'appareil se situera autour des 12 dollars par mois qui s'ajouteront au service de base de la câblodistribution.

La grande différence entre ce système et celui de Bell est qu'il emprunte le coaxial de la câblodistribution au lieu du réseau téléphonique. Sa clientèle potentielle est moindre (environ les deux-tiers des foyers du Québec sont câblés), mais importante: plus de la moitié de ces foyers sont dans le territoire de Vidéotron et de ses filiales.

En revanche, le câble est un média plus rapide et plus «large» que le fil téléphonique: 4 mégabits/seconde au lieu de 4 kilobits (ou 64 dans les sections «numériques» du réseau). C'est un système de diffusion de masse plutôt qu'un réseau commuté, ce qui présente du pour et du contre.

Le pour est qu'il est plus facile de faire circuler vers de nombreux abonnés des quantités importantes d'information. Le contre, que la communication sélective et les échanges entre deux terminaux sont plus difficiles. L'argument de Vidéotron, et il se défend, est qu'un tel système se prête mieux que la ligne téléphonique à un service grand public à coût réduit.

C'est d'ailleurs dans cet esprit que Vidéotron s'est entendu avec le Centre des APO, une corporation du gouvernement du Québec spécialisée dans l'utilisation de l'ordinateur en éducation, pour créer une gamme de jeux pédagogiques dont les premiers, pour jeunes enfants, ont été présentés la semaine dernière.

Même si le coût initial du terminal est plus élevé que celui d'Alex, Vidéoway pourrait s'avérer plus économique à l'usage: en effet, il remplace avantageusement le cablolecteur, et les services supplémentaires (vidéotex, jeux vidéo) sont gratuits. Éventuellement, un clavier complet sera disponible.

Le but ultime de Vidéotron n'est pas seulement de répandre son système dans le Québec, mais de se servir du modèle québécois comme vitrine pour vendre Vidéoway à l'échelle internationale. Les principaux marchés visés sont le Canada anglais et les États-Unis, mais aussi l'Angleterre (où le groupe est partenaire dans une petite société de câble de Southampton qui pourrait lui servir de tête de pont) et la France, où une implantation massive dans la région du Nord-Pas de Calais (potentiel de 750 000 foyers) est déjà à l'étude.

Le tourisme scientifique

CAROLE THIBAUDEAU

La culture des Lau, peuple vivant au nord de l'île Malaita, dans l'archipel des Îles Salomon, s'est tragiquement détériorée au cours des dernières années, à tel point que Pierre Maranda, anthropologue à l'Université Laval, s'attend à un certain déclin de leur santé.

Le professeur Maranda attribue l'érosion de la culture Lao au contact avec les missionnaires qui ont colonisé l'île: des Fondamentalistes du Bible Belt, provenant du Sud des États-Unis. «Année après année, les évangélistes gagnent progressivement du terrain, de dire Pierre Maranda. Ils convainquent les Lau avec deux arguments: celui de l'enfer qui guette les païens et celui de la supériorité technologique.»

Le contact avec les missionnaires sape la dignité humaine des Lau, selon Pierre Maranda, puisque leur mode de vie est dévalorisé. Par ailleurs, ces missionnaires ne les avertissent pas de tout des dangers qui les guettent avec le progrès technologique: surpopulation, maladies des occidentaux, etc. La poliomyélite est déjà présente sur les Îles Salomon. Le sida, pas encore.

Progressivement, les missionnaires gagnent de plus en plus de terrain. Les convertis quittent les îles ancestrales pour aller vivre sur d'autres îles en périphérie. «La présence missionnaire a considérablement augmenté depuis 20 ans», souligne le professeur Maranda.

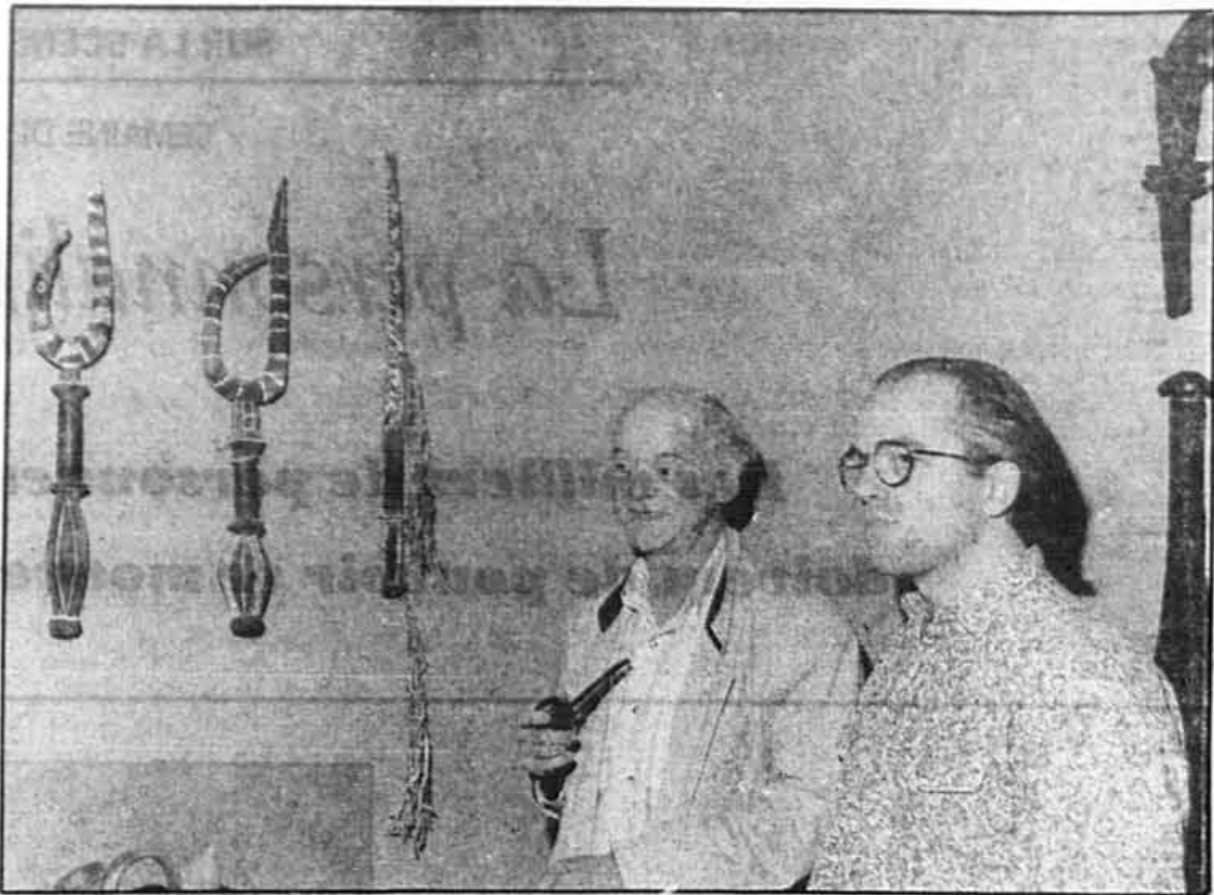
En 1985, la situation est devenue tragique pour les Lau. Les traditions Lao n'intéressaient plus les jeunes et aucun des fils de prêtres n'a voulu recevoir son ordination pour succéder à leurs pères. Deux des grands prêtres se sont suicidés, avec le sentiment que tout ce en quoi ils avaient cru n'avaient plus aucune valeur.

Dans la tradition Lau, les grands prêtres sont l'intermédiaire entre le monde des vivants et celui des morts. Lorsque quelqu'un meurt, ils «mettent au monde» son esprit, ce qui correspond à l'enfement biologique détenu par les femmes.

Le tourisme scientifique

«Nous avons suggéré aux Lau de monter une petite industrie touristique, ce qui leur permettrait d'avoir un compte en banque tout en évitant le contact avec les missionnaires», dit Pierre Maranda. Une première expérience touristique a eu lieu l'année dernière.

«Lorsque vous achetez un voyage dans un pays en voie de développement vous pouvez être certains que 90 p. cent de l'argent revient aux pays industrialisés», explique Jean Michaud, lui aussi anthropologue à l'Université Laval: la compagnie aérienne, l'hô-



Les anthropologues Pierre Maranda et Jean Michaud, devant des objets fabriqués par les Lau.



Les îles Salomon sont un pays indépendant depuis 1978, année où les Britanniques se sont retirés. La superficie de l'île Malaita fait peut-être un vingtième de celle du Québec, et une douzaine d'éthnies y habitent. Pierre Maranda évalue la population des Lau eux-mêmes à environ 6 500 personnes. Ils vivent de la pêche, ils font leur petit jardin (patates douces, taros et ignames) et ils cueillent des fruits (noix de coco, papaya, noix, bananes).

Leur culture est matrilinéaire, c'est-à-dire que pour eux, les éléments fondamentaux de l'univers sont féminins. Ils estiment que l'homme et la femme ne s'entendent bien que s'ils ne se côtoient pas constamment, c'est pourquoi ils divisent leurs habitations en quartiers pour les femmes, quartiers pour les hommes et quartiers mixtes.

tel, les restaurants, appartiennent rarement à des intérêts autochtones. Ce que nous essayons de faire à Malaita, c'est de réduire au maximum le nombre d'intermédiaires, afin que le tourisme rapporte le plus possible aux autochtones.»

L'espoir des Lau actuellement, c'est de réussir à s'organiser pour créer une industrie touristique indigène, dont les profits leur reviendront, tout en préservant leur culture.

Dans sa relation avec le missionnaire, le Lao se trouve en position d'infériorité. Ce rapport

dévalorisant est inversé quant on a affaire à des touristes. Les touristes qui vont aux îles Salomon sont un peu anthropologues dans l'âme. Ils veulent tout savoir du mode de vie Lao. Ces derniers deviennent leurs professeurs. «Nous voulons les motiver à être plus rigoureux dans la connaissance et la conservation de leur propre culture», soutient M. Maranda.

Les Lau les plus aptes à recevoir les touristes savent l'anglais et une des façons de l'apprendre est d'avoir étudié avec les missionnaires. Pour guider les visiteurs, il faut cependant posséder à fond la connaissance de sa propre culture.

re. C'est ainsi que des Lau convertis se laissent fasciner par le réapprentissage de leur propre culture. «Ils sont en train de se reconverter», explique Pierre Maranda.

«L'argent apporté par les touristes donne un argument de poids aux Lau non convertis, explique Pierre Maranda. Ils ont fait cet argent en recevant des étrangers qui voulaient connaître leur culture. Cela a agi sur eux comme un stimulant extraordinaire: deux des fils de Grands Prêtres ont demandé à recevoir leur ordination, ce qui ne s'était pas vu depuis des années.»

Et les Club Med?

Par ailleurs, des multinationales australiennes, japonaises, allemandes et américaines veulent installer aux îles Salomon leurs propres stations de vacances, genre Club Med.

«Nous en avons beaucoup parlé ensemble, les Lau et moi, affirme Pierre Maranda. Je leur ai dit que s'ils les laissaient s'installer chez eux, ils deviendraient des laveurs de planchers et des plongeurs, mais pas des plongeurs dans la lagune!»

Les visites touristiques, comme tout contact avec les Blancs, peuvent avoir un impact négatif. La polyo est arrivée sur les îles Salomon. Le sida, pas encore. En plus des infections virales, le changement d'alimentation peut apporter chez les Lau des problèmes tels l'obésité, les caries, les maladies cardio-vasculaires, l'alcoolisme, etc., sans compter tous les bouleversements culturels s'ils passent d'une économie de subsistance, autosuffisante, à une économie de marché mondial.

Mais la solution du tourisme, une parmi d'autres pour s'intégrer au monde industrialisé, a le mérite de préserver leur culture. «Nous les avertissons des problèmes à venir, inévitables, affirme Pierre Maranda. Les missionnaires ne font pas cela.»

Médecine

L'intestin paresseux



W. GIFFORD-JONES

collaboration spéciale

Prenez-vous des antiacides dont vous n'avez pas besoin? Ou d'autres remèdes inefficaces pour vos maux d'estomac? Je débattais l'autre jour cette épineuse question avec un professeur de l'Université de Montréal, Michel Boivin, dont l'opinion sur les désordres gastro-intestinaux suggèrent un traitement nouveau.

On a toujours associé les ulcères d'estomac à une sécrétion excessive de suc gastrique dans cet organe du système digestif. Pour en combattre les pénibles symptômes, les médecins conseillaient habituellement l'alimentation par fréquentes petites doses et une généreuse consommation de lait pour absorber les acides indésirables. Ils prescrivirent en outre des antiacides pour combattre l'effet des suc gastriques, ou des remèdes anticholinergiques qui freinent les nerfs activant les cellules génératrices d'acide.

L'apparition des inhibiteurs des récepteurs H2 de l'histamine sur le marché a constitué un progrès important. Ce médicament, qu'on appelle aussi antihistaminique anti-H2, s'en prend directement aux cellules stomacales et empêche la formation de l'histamine, laquelle stimule la production d'acide chlorhydrique. Les médecins comptèrent beaucoup sur ce médicament pour soulager les maux gastro-intestinaux.

De fait, les antihistaminiques anti-H2 se révèlent providentiels pour des gens souffrant depuis longtemps d'ulcères à l'estomac. Les cellules stomacales ralentissent la sécré-

tion d'acides chlorhydriques et les douleurs lancinantes disparaissent en quelques jours. Les ulcères eux-mêmes de six à huit semaines pour disparaître complètement.

Mais cet étonnant succès devait se ternir quelque peu avec les années, les gastro-entérologues s'apercevant que la suppression d'acidité au moyen d'antihistaminiques anti-H2 ne résolvait pas toujours le problème à long terme.

Selon le docteur Boivin, c'est parce que l'hyperacidité n'est pas toujours à blâmer et que le mal résulte parfois d'une lenteur anormale du système digestif: le mouvement péristaltique qui achemine le bol alimentaire dans son périple intestinal s'enraye.

Les propres recherches de Boivin révèlent qu'environ la moitié des victimes de dyspepsie sont atteintes de dysfonction de l'oesophage, c'est-à-dire le conduit entre la bouche et l'estomac, l'estomac lui-même, ou les intestins. Et il dit que beaucoup de ces patients prennent des antiacides ou des antihistaminiques anti-H2 sans éprouver de soulagement.

Le chercheur montréalais distingue trois variétés de cette anomalie. L'oesophagite peptique, caractérisée par les brûlures d'estomac et les vomissements. La dyspepsie, une maladie répandue qui cause des ballonnements, de l'indigestion et une perte d'appétit. Quant aux victimes de gastroparésie, ou paresse de l'estomac, elles présentent des symptômes analogues avec en plus des nausées et des vomissements.

Le retard dans l'évacuation de l'estomac peut résulter d'anomalies anatomiques, de maux des parois de l'estomac, de certains médicaments, ou encore du diabète, dont des études démontrent l'influence néfaste sur le système nerveux autonome de l'estomac.

Les patients souffrant d'un système de digestion paresseux se soignent de diverses manières. Ceux à qui une oesophagite vaut de l'indigestion et des nausées bénéficieraient de nouvelles habitudes de vie: maigrir un peu, renoncer au tabac, nourrir le moins riche, moins de café et d'alcool. La prise d'antiacides, dormir les pieds plus bas que la tête et s'abstenir de manger deux heures avant le coucher peut aussi contribuer au bien-être. Quelque soixante p. cent des patients répondent à ces traitements. Les autres ont besoin d'antihistaminiques anti-H2 pour combattre l'hyperacidité.

Si les ballonnements et les vomissements sont au coeur du problème, les malades requièrent un stimulant pour l'onde péristaltique de leurs intestins. Ils devraient réduire l'ampleur de leurs repas, manger moins de graisses, s'en tenir aux anti-inflammatoires stéroïdiens et refuser tout acide acétylsalicylique.

Je suis sûr que les agents stimulants vont ajouter une dimension au traitement des désordres gastro-intestinaux. Mais rappelez-vous qu'on ne peut faire pleurer les pierres: vous ne pouvez vivre dans le désordre diététique en comptant sur la pharmacopée pour effacer les conséquences de vos abus.

La parésie, cette paresse de l'estomac, est-elle promise à se répandre? Nous savons qu'un nouveau cas de diabète se déclare une fois par minute en Amérique du Nord. L'obésité en est la cause dans quatre-vingt-dix p. cent des cas et je ne prévois pas de redressement de cette désastreuse tendance. Pas besoin de boule de cristal, donc, pour savoir que davantage de gens vont infliger une détérioration diabétique aux nerfs de leur système digestif. Regrettable ou pas, l'estomac malmené et épuisé est entré dans les moeurs.

Le carnet d'observation

De nouveaux venus

Beaucoup de nouveaux arrivants au cours de la dernière quinzaine. Les bécassines et pics flamboyants, entre autres, sont arrivés en fin de semaine dernière. A la mangeoire, j'ai pu observer un magnifique bruant fauve, oiseau que je n'ai pas souvent le bonheur d'apercevoir. J'ai vu une fois de plus «ma» tourterelle rieuse ainsi qu'un roselin pourpre femelle. Les chardonnerets jaunes sont de plus en plus nombreux et certains d'entre eux ont revêtu leur plumage jaune et noir d'été. Les juncos ardoisés sont toujours dans le coin, mais je n'ai pas encore repéré de bruants à gorge blanche, lesquels, me dit-on, étaient nombreux à Laval le week-end passé.

Les bécasses, elles aussi, seraient arrivées dans la région métropolitaine mais je n'ai pas encore entendu le chant du mâle à la brunante. Par ailleurs, j'ai revu des hirondelles bicolorées au début de la semaine, mais j'attendrai quelques jours encore pour ouvrir mes cabanes.

Un rendez-vous à Saint-Fulgence

Le club des ornithologues amateurs du Saguenay-Lac-Saint-Jean et la municipalité de Saint-Fulgence invitent le public à participer à la Journée de la bernache qui se déroulera dans le village du même nom dimanche prochain, le 30 avril. Chaque année à cette période, quelques milliers de bernaches font une longue halte migratoire sur les berges du Saguenay, à

Saint-Fulgence, village situé à quelques kilomètres de Chicoutimi. En plus d'observer les bernaches toute la journée, le public pourra assister à la projection de diapositives sur ces palmipèdes, ou encore assister à des conférences sur les «outarde» et sur la réhabilitation des oiseaux blessés.

On prévoit aussi la tenue d'une exposition de toiles et de sculptures. Enfin, un dîner champêtre au prix de \$8 et \$10 le couvert est organisé. On se renseigne davantage auprès de Linda Girard, au 871-9166 (ligne directe), poste 248.

Hivernants et niche-tôt...

Le dernier bulletin de liaison de la Société québécoise des oiseaux nous apprend que plusieurs spécimens d'espèces d'oiseaux plutôt rares chez nous durant la saison froide ont passé l'hiver dans la région métropolitaine.

L'un d'eux a déjà fait l'objet de mention dans cette chronique: il s'agit d'un martin-pêcheur qui a séjourné à Saint-Sauveur. Selon Pierre Bannon, le rédacteur du bulletin, l'oiseau piscivore se nourrissait dans un ruisseau qui n'était pas gelé. Quatre nyctales boréales (parc régional de Longueuil, Île des Soeurs, mont Saint-Bruno, arborescent Morgan) ont aussi passé l'hiver parmi nous. Plusieurs troglodytes de Caroline ont également hiverné exceptionnellement au Québec, notamment à Hudson. Ces oiseaux s'alimentaient de suif aux mangeoires.

Par ailleurs une sturnelle des

prés, autre espèce insectivore, a passé l'hiver à une mangeoire à Lac-Supérieur, près de Saint-Faustin dans les Laurentides. Un carouge à tête jaune aurait aussi hiverné dans la région de Châteauguay. Le bulletin signale en outre que les grands-ducs ont aussi niché très tôt dans la région, selon leur habitude. Quelques nids étaient déjà occupés durant la dernière semaine de février.

Excursion au parc de la Pointe Pelée

Le groupe ornithologique Nature Illimitée vous invite à son excursion annuelle au parc national de la Montagne Pelée, en Ontario, du 19 au 22 mai. L'endroit est réputé dans tout le pays pour ses migrations de parulines et il n'est pas rare, à cette époque, d'en observer une vingtaine de variétés. Au cours de semblable excursion de trois jours à Pointe-Pelée, on peut souvent observer des spécimens d'au moins 100 espèces d'oiseaux.

Une rencontre préparatoire se tiendra le 21 avril. Les frais de participation sont de \$165 (chambre de quatre personnes) ou de \$195 (chambre de deux personnes), ce montant comprenant aussi le transport et l'entrée au parc. Un acompte de \$50 est exigé à la réservation.

Hâtez-vous, les places sont limitées! On envoie ses coordonnées et son chèque à Nature Illimitée, 638 succursale Jean-Talon, Montréal, Qué H1S 2Z5. Tél: 353-8173.

PIERRE GINGRAS

TÊTES D'AFFICHE

Guy Pinard



Le grand motivateur Brian Tracy sera le prochain invité des Grands conférenciers demain à partir de 9 h 30, au palais des congrès de Montréal. Renseignements: 844-4402.

Le maire Jean Doré sera le conférencier lors du déjeuner-causerie de l'Office des congrès et du tourisme du Grand Montréal demain à 12h30, au Grand Hôtel. Ce déjeuner suivra l'assemblée annuelle de l'Office, présidé par Alain Cousineau.

L'inauguration des bureaux de la région de l'Est de Matsushita Électrique du Canada Limitée aura lieu demain à 16h, au 3075, rue Louis-A-Amos, à Lachine.

Daniel Holly, directeur du département de science politique à l'UQAM, procédera demain, à 17h, au pavillon Judith-lasmin, au lancement de trois volumes: *L'Etat faible, Haiti et République dominicaine, d'André Corten, L'Etat nourricier, Mexique-Algérie, de Corten et Marie-Blanche Tahon, et Ainsi l'Arabie est devenue saoudite, de Modj-ta-ba Sadria.*

Le chanteur et comédien chilien Alberto Kurapel procédera au lancement de son livre *Prométhée enchaîné selon Alberto Kurapel* demain à 18h, au 2050, rue D'adurand.

Le photographe Armour Landry, ex-président de la Société d'histoire de Montréal, sera l'invité de la société demain à 20h, au 2065, rue Sherbrooke ouest. Le thème choisi: Montréal au coeur de l'histoire de l'Amérique du Nord.

Le maire Jean Doré aura le plaisir, mardi à 9h, au Théâtre du Nouveau Monde, d'inaugurer une journée consacrée à la couverture que les médias accordent au théâtre, avec la participation de nombreux intervenants des milieux théâtral et journalistique. Soulignons que le mot de la fin reviendra à Catherine Bégin, président du Conseil québécois du théâtre.

Guy Descary, maire de Lachine, et Claude Lafontaine, directeur général des Jeunesses musicales du Canada, dévoileront mardi à 11h, au bureau des JMC, le programme du 5^e Festival superphonique des Jeunesses musicales à Lachine.

Claude Ryan, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science, annonçait récemment la nomination de Normand Boudreau à titre de membre représentant le milieu socio-économique au sein du conseil d'administration du cégep Joliette-De Lanaudière.

Pierre O. Courtemanche, directeur général de la Librairie des sciences administratives, présidera mardi à 14h, le lancement du mémoire de maîtrise de Sylvie Gendreau, intitulé *Communications organisationnelles: enjeu stratégique*. Cet ouvrage contient un avant-propos de Gaëtan Tremblay, directeur du doctorat conjoint en communication, et une préface de Michel Nadeau, premier vice-président de la Caisse de dépôt et de placement du Québec.

Les conseillers régionaux Jacques Brussiau et Jean-Louis Espérance, qui est également maire de Millot, seront les hôtes mardi à 18h, à l'hôtel Le Quatre-Saisons, d'une rencontre de presse visant à promouvoir les principaux sites touristiques de la région Midi-Pyrénées.

Rigas Bertos, directeur et professeur d'histoire de l'art à l'Université McGill, prononcera mardi à 20h, à la maison de la culture Côte-des-Neiges, une conférence intitulée *Neoclassical Athens*, sous l'égide du Département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal.

Marthe Faribault-Beaugard, présidente de la Société généalogique canadienne-française, sera l'invitée de la Société d'histoire de la M.R.C. L'Assomption mardi à 20h, au collège de L'Assomption. Il sera notamment question de la famille Faribault, qui s'est rendue célèbre dans cette région.

À MARDI

Pour une bonne cause

La Fondation pour la santé mentale des jeunes de l'hôpital Rivière-des-Prairies procédait récemment à un encan de vêtements pour soutenir son oeuvre. Sylvie Schirm (à droite) montre à Maryse Senécal un des costumes du téléroman La maison Deschênes, acquis lors de l'encan.



PHOTO MICHEL GRAVEL, La Presse

PERSONNALITÉ - MYSTÈRE

Gracieuseté de la Corporation et du Salon des métiers d'arts du Québec

Il y a belle lurette que les participants à ce petit jeu n'avaient rencontré autant de difficultés à identifier la personnalité-mystère, en l'occurrence André Turp, dans le rôle d'Edgaro. Le nombre de participants a été peu élevé, à 166, et le taux de bonnes réponses bas, à 53,6 p. cent. Parmi les bonnes réponses, le collègue André Noël a tiré au sort les noms de trois finalistes: Rita Camacho, de Cornwall; Georges Carrère, de Montréal, et Thérèse Terriault-Palmieri, de LaSalle. Ces trois personnes sont admissibles au tirage d'un bon d'achats de \$200, gracieuseté de la Corporation et du Salon des métiers d'art du Québec, ainsi que de La Presse. Le prochain tirage aura lieu le 28 avril. Les participants peuvent tenter leur chance aussi souvent qu'ils le veulent, mais chaque enveloppe ne peut contenir plus de cinq bulletins.

La personnalité-mystère de cette semaine est assez facile à identifier à la condition de ne pas se laisser distraire par les plumes. Il s'agit d'une chanteuse qui fut surtout populaire il y a une vingtaine d'années. Si vous reconnaissez cette personne, écrivez à TÊTES D'AFFICHE, La Presse, 7, rue Saint-Jacques, Montréal, Québec H2Y 1K9, en joignant la date de parution.



CAMPAGNES DE SOUSCRIPTION CAMPAGNES DE SOUS

Le dîner-bénéfice de La Résidence Bonsecours Inc. aura lieu le 29 avril, à 18h, au sous-sol de l'église Saint-Arsène. Cette résidence est au service des alcooliques et des toxicomanes. Renseignements: 935-8882.

La première soirée casinocanecan de la section de Shoshanim des Femmes de l'ORT de Montréal aura lieu le samedi 13 mai, à 19h30, au temple Emmanuel-El-Beth Shalom, 4100, rue Sherbrooke ouest. Renseignements: 481-2787.

Michel Lamanque est l'initiateur, au nom du club Les vieux rouleurs de Saint-Eusta-

che Inc., d'une grande soirée de danse qui aura lieu au profit de Leucan le 6 mai, à 20h, à l'arena de Saint-Eustache.

La campagne de l'oeillet de la Société canadienne de la sclérose en plaques aura lieu du 11 au 13 mai, et ses organisateurs sont à la recherche de bénévoles pour différents points de vente de la Rivière-Sud. Renseignements: Martine Grenier, au 671-5537.

Le monologueiste Yvon Deschamps a accepté de parrainer la campagne de financement de \$10000 organisée par la Chambre de commerce de LaSalle-Verdun au profit de la Maison Répit.

Montréalités

Une petite réforme qui rapportera dans les \$500 000 par année



MARIANNE FAVREAU

Les machines à laver et les sècheuses automatiques seront taxées davantage et rapporteront quelque \$225 000 de plus à la ville, cette année. Il en sera de même pour les bureaux d'entrepreneurs qui draineront quelque \$400 000 de plus vers les coffres municipaux. Les épiceries rapporteront aussi pas mal plus.

Par contre, les calèches pourront mieux nourrir leur homme puisque la ville va réduire de \$370 à \$100 le montant des droits annuels à payer pour chacune d'entre elles.

Mais les plus soulagés, ce sont finalement les 16 marchands de ferraille reconnus par les autorités, dont les droits à verser à la ville passent de \$3 717 à \$1 000 par an. Et que dire des marchands d'effets d'occasion qui paieront plus de neuf fois moins qu'avant: les droits à payer pour exercer leur commerce passe de \$931 à \$100. Les encanteurs et les acheteurs de voitures d'occasion sont aussi parmi ceux dont les droits à payer baissent de façon appréciable.

Tout cela, parce que la ville a fait une sorte de grand ménage

dans son règlement concernant les permis et taxes spéciales ou personnelles sur les commerces, occupations et activités. (Ces droits sont différents de la taxe d'affaires).

Pour 1989, elle a regroupé en six catégories seulement les 31 tarifs qui existaient auparavant. Cela, tout en s'assurant une recette majorée de 5 p. cent comparativement à celle de 1988. Des droits plus élevés sont exigés de personnes (ou d'objets) demandant un plus grand contrôle: commerces sans place d'affaires (\$200), exigeant un contrôle assidu (salubrité ou sécurité par exemple, \$500), suscitant des préoccupations environnementales (\$1 000).

LYON: 72 CONSEILLERS MUNICIPAUX

Un adjoint au maire de Lyon, M. Christian Boiron, était de passage à l'hôtel de ville, ces jours derniers, pour rencontrer le maire Doré. Montréal entretient des liens d'amitié particuliers avec Lyon et M. Boiron fait partie de la nouvelle classe d'élus portés au pouvoir aux récentes élections municipales, en France.

Les Montréalais qui trouvent leur conseillers municipaux bien nombreux, comparativement aux villes d'Amérique, ne battent aucun record face à la France: le conseil municipal de Lyon en comprend 72. Et cela, sans compter les conseillers d'arrondissement dont le nombre dépasse 200 élus!

Ce sont les conseillers municipaux, et non l'ensemble des citoyens, qui élisent le maire, fonction qu'occupe M. Michel Noir. Le maire propose ensuite ses 15 adjoints qui sont un peu comme ses ministres, explique M. Boiron. Ici, cela équivaut au comité exécutif. M. Boiron, qui dirige par ailleurs une entreprise pharmaceutique, est responsable du développement international et économique de Lyon.

Au cours d'une brève entrevue accordée à La Presse, il fait état de « la volonté nouvelle des Lyonnais de s'affirmer sur le plan européen ». M. Boiron prévoit que l'Europe de demain sera constituée de régions et non de pays, ce qui serait déjà perceptible dans d'autres pays que la France.

Or, Lyon qui est en quelque sorte la capitale de la région Rhône-Alpes, aura donc un rôle des plus importants à jouer, prévoit M. Boiron.

INQUIÉTUDES FACE AU VIEUX-PORT

Héritage Montréal s'inquiète de l'approche de la Société du Vieux-Port de Montréal pour le développement de ce vaste territoire qui borde le fleuve, dans le Vieux-Montréal.

Lors de sa récente assemblée annuelle, les membres ont demandé que le processus d'aménagement du Vieux-Port se fasse publiquement, dans le prolongement des consultations publiques tenues en 1978 et 1985. Le

dernier rapport de consultation a été déposé en mai 1986, rappelle l'Héritage Montréal, et depuis on n'entend parler de rien.

L'organisme craint que la société ne profite de l'échéance de 1992, qui est celle du 350^e anniversaire de Montréal, pour bousculer tout le monde et imposer ses choix. Il demande donc que la société rende publics les principes d'aménagement qu'elle a retenus à la suite des consultations de 1985 et qu'elle fasse aussi connaître les critères et les ingrédients de base qu'elle a transmis aux architectes pour élaborer leurs propositions d'aménagement.

Enfin Héritage Montréal demande à la Société du Vieux-Port d'explicitier ce qu'elle entend par plan d'ensemble en fonction de son plan d'équipement actuel et la nature exacte de ce plan d'équipement.

HLM: PLUS CHER À MONTRÉAL

Le président de l'Office municipal d'habitation, M. Roger Dionne, estime que Montréal est pénalisée par le système actuel qui alloue une somme fixe à la construction de chaque logement en HLM. Comme le terrain est ici plus rare, et plus cher qu'ailleurs, on ne peut construire autant de HLM à Montréal avec la même enveloppe budgétaire, indique-t-il.

Ainsi, en province, le coût moyen d'un HLM est de \$42 000 alors qu'il serait de \$64 000 à Montréal. Si bien qu'avec \$1

million, par exemple, Granby pourrait construire 24 HLM et Montréal, 15.

De plus, contrairement à ce qui se passe ailleurs, l'Office montréalais n'achète jamais son terrain, mais paie une rente à la ville pour un bail emphytéotique.

Les dirigeants des offices municipaux d'habitation qui gèrent les HLM, étaient en congrès à Montréal au cours de la semaine. Le président de leur association indique que le déficit moyen des HLM en 1987 était de \$301 par logis. Ce déficit est comblé par Ottawa à raison de 61 p. cent, Québec, 29 p. cent et la municipalité, 10 p. cent.

On a aussi appris, non sans surprise, que les HLM peuvent être rentables pour des municipalités, puisque celles-ci en retirent des impôts fonciers. Ainsi, à Granby, la ville a perçu \$175 000 en impôts et n'a déboursé que \$50 000 pour combler le déficit d'exploitation de ses HLM.

L'HISTOIRE SERA AU RENDEZ-VOUS

Le président de la Société historique de Montréal, M. Jean-Paul de Lagrave, assure que la Corporation Montréal 1992 manifeste de l'intérêt pour des projets d'ordre historique.

Il indique que la société a mis sur pied un comité spécial (qu'il préside) pour le 350^e anniversaire. Ce comité a présenté quatre projets qui ont reçu un accueil

chaleureux de la corporation, assure-t-il. Ils seront dévoilés sous peu.

C'est à la suite de protestations soulevées par la Fédération des sociétés d'histoire que M. de Lagrave a voulu souligner l'intérêt de la corporation pour l'histoire. Il estime que les inquiétudes à cet égard ne sont pas justifiées.

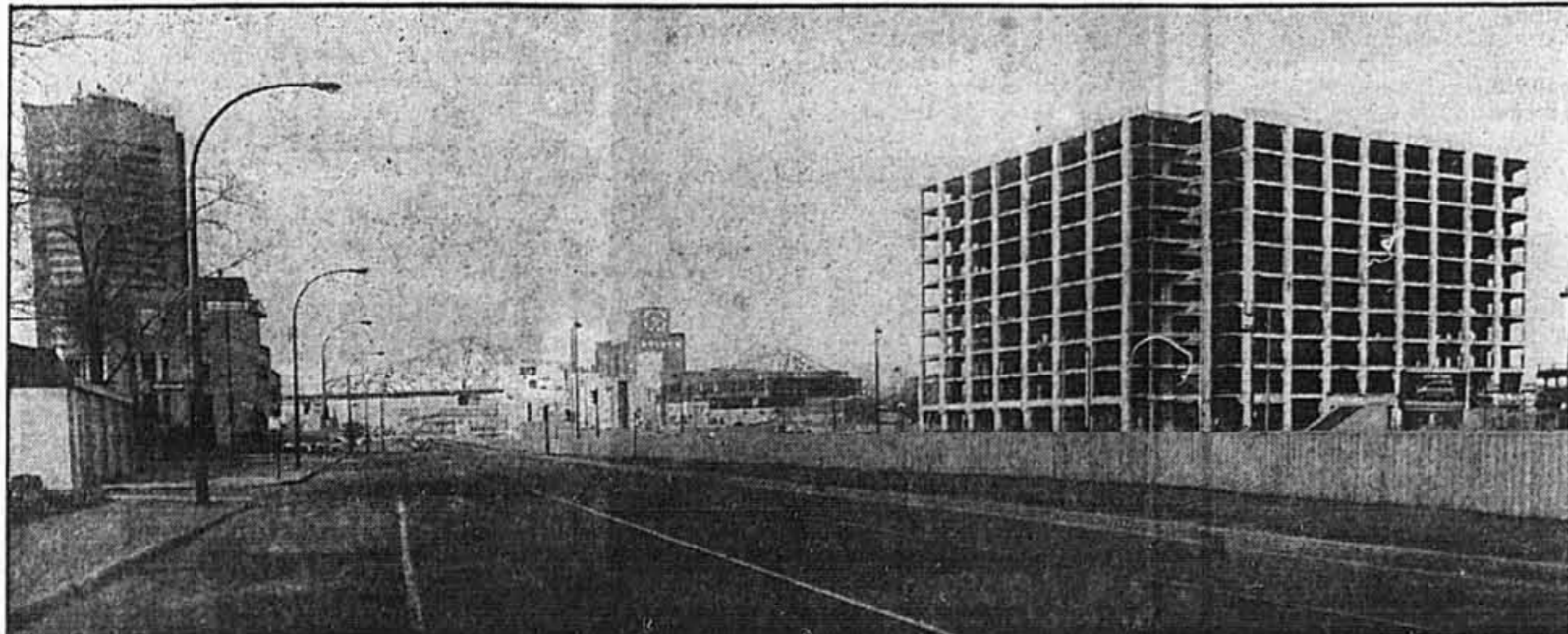
Par ailleurs, le maire Doré a fait savoir à la supérieure générale des Hospitalières de Saint-Joseph que « les communautés religieuses ne seront pas oubliées dans l'organisation des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal. J'aurai l'occasion d'y revenir d'ici quelques mois », écrivait-il fin janvier.

NOUVEAU BUREAU DE CONSULTATION

Au-dessus des autres instances chargées elles aussi de faire de la consultation, l'administration vient de mettre sur pied son Bureau de consultation de Montréal.

Elle a choisi M. Luc Ouimet comme président, au traitement annuel de \$75 000. Sa nomination est valide pour trois ans.

Les commissions permanentes du conseil tiennent aussi des assemblées de consultation publique. Tout comme les conseils d'arrondissement qui siègent la semaine prochaine. Si vous désirez assister à celui de votre quartier, votre bureau Accès Montréal peut vous indiquer le lieu et l'heure de l'assemblée.



Nouvelle vocation

L'ancien entrepôt de la rue Saint-Antoine, au pied de la rue Amherst, réduit à l'état de squelette depuis plusieurs mois, attend la réalisation de sa deuxième vocation. Il était déjà prévu de lui donner une vocation résidentielle, commerciale (au rez-de-chaussée) et des aménagements de stationnement, mais maintenant le dossier de cet immeuble est réexaminé par les services municipaux. Il est question plutôt de l'intégrer au futur plan d'ensemble du Faubourg Québec, selon des sources à l'hôtel de ville. Une partie de la structure doit céder la place au prolongement de la rue Amherst.

PHOTO ANDRÉ LALUMIÈRE, La Presse

Être aveugle n'empêche pas le petit Julien de faire de la bicyclette, du scoutisme...

ANDRÉ PRATTE

■ Le petit garçon que je reconduis ce soir-là chez les louveteaux est aveugle depuis l'âge de trois ans et demi. Rongés par des tumeurs, ses yeux sont morts. On les lui a enlevés. Aujourd'hui âgé de dix ans, Lee Julien ne se souvient pas d'avoir vu.

«Qu'est-ce que ça te fait d'être aveugle? Est-ce que ça te fait de la peine? Aimerais-tu ça voir?»

— Non...C'est à toi le Jeep? Wow! Même les bancs sont électriques!»

Nous arrivons au local de la meute de louveteaux de Varennes. Avant même que j'aie ralenti, l'enfant annonce: «C'est ici.»

S'il souffre de son handicap, Lee le cache bien. Jamais il ne se plaint, jamais il n'exige d'être traité différemment. Et il fait pratiquement tout ce que font les autres enfants de son âge. Il se promène même à bicyclette!

«Quand Lee a perdu son deuxième oeil, raconte son père Serge, j'ai rangé sa bicyclette dans le fond du garage. Au bout de trois mois, il m'a demandé où elle était. Je la lui ai donnée, mais j'ai mis les petites roues. Il a commencé lentement, en poussant avec ses pieds et en suivant le gazon le long du trottoir. Au bout de deux semaines, il m'a demandé d'enlever les petites roues.»

Aujourd'hui, Lee pédale à toute vitesse jusque chez ses amis qui demeurent à deux ou trois maisons. Il zigzague un peu, du gazon au trottoir à la rue, mais il ne tombe pas, et jamais il ne se retrouve dans le milieu de la rue. «Quand je suis dans la rue, je sais où je suis parce que j'entends le bruit que font les roues quand elles sont proches du trottoir.»

Mais quand il y a une voiture stationnée? «Je sens qu'il y a quelque chose devant moi.»

«Ça a été plus dur pour nous que pour lui d'accepter qu'il était aveugle», avoue M. Julien. «Il se débrouillait tellement, c'est ça qui nous a aidé à l'accepter», explique Mme Nicole Julien.

Il bricole aussi!

En plus de faire de la bicyclette, Lee va à l'école, joue de l'orgue, nage, et collectionne les voitures miniatures («Regarde les Porsche!», me dit-il tout excité en



Aveugle depuis l'âge de trois ans, Lee Julien fait aujourd'hui à peu près tout ce que fait un enfant voyant, y compris se promener à bicyclette.

PHOTO RÉMI LEMÉE, La Presse

montrant du doigt une armoire vitrée de sa chambre).

Il bricole aussi: il a fabriqué des animaux en papier mâché, des pièces de macramé. La semaine dernière, il a construit une table. Un travail pour lequel il a utilisé la perceuse, le marteau et le tournevis électrique de son père. Il y avait bien quelques trous de trop, mais un autre enfant du même âge, voyant, aurait fait les mêmes erreurs.

Comme tout garçon de son âge, Lee regarde... ou plutôt écoute la télévision («Maman, maman, n'oublie pas d'enregistrer Chop Suey!»), et de temps en temps, se bat avec son frère Yan, de deux ans son aîné. L'an prochain, il veut s'inscrire à un cours de karaté.

«Il faut l'arrêter parfois parce qu'il fonce, il est trop brave», raconte son père. Mais M. et Mme Julien n'empêchent Lee de faire quelque chose que quand c'est vraiment dangereux. «Quand on lui a acheté une bicyclette, se rappelle Mme Julien, les gens ne comprenaient pas, ils nous di-

saient 'Ça n'a pas de bons sens, il va se tuer!' Nous n'étions pas sûrs nous non plus, mais nous voulions qu'il se sente comme les autres.»

«Il y a des parents qui arrêtent toujours leurs enfants», ajoute M. Julien. «L'enfant devient frustré, il se renferme, il devient légué, ou bien il se défoule à l'école.»

Un louveteau comme les autres

Lee fait partie des louveteaux depuis septembre. Autant les animateurs de la meute ont hésité avant de l'accepter dans le groupe, autant ils se félicitent aujourd'hui d'avoir décidé en faveur du petit aveugle. «Lee, on le voit pas. Il ne se sent pas à part. Jamais il refuse de faire une activité, il est toujours là!», raconte Lise Mercure. «Ce ne sont pas les animateurs qui l'ont pris en main, c'est toute la meute. Chaque jeune se fait un devoir de le guider.»

Ce soir-là, de fait, lorsque les enfants sont sortis du local pour aller jouer dehors, un d'entre eux a pris Lee par la main. Un autre a

fait la même chose lorsque la meute est rentrée. À l'extérieur, les louveteaux ont fait une course à relais. Guidé par les cris d'un animateur, Lee a participé. Et il a couru plus vite que bien d'autres!

Les premières fois qu'ils ont vu Lee, les enfants ont ressenti une certaine gêne. Mais la gêne s'est vite dissipée. Pour Michel Charland, entre autres: «La première fois, je n'avais jamais vu ça un aveugle. Mais j'ai été surpris, parce que les noeuds, il fait ça super vite!»

Les enfants sont peut-être un peu plus prudents lorsqu'ils jouent avec Lee, mais à part ça, ils le traitent comme n'importe quel autre louveteau. Il leur arrive par exemple de se moquer de lui ou de lui jouer des tours.

Un louveteau comme les autres... un enfant comme les autres. «Une fois, raconte Jean-François Paquin, je lui ai demandé ce que c'était son plus grand rêve. J'étais sûr qu'il me dirait que c'était d'avoir la vue. Mais il m'a répondu: 'Devenir animateur de radio!'»

\$2 millions à une fillette, devenue «légume» par suite d'une erreur médicale

Des médecins l'avaient soignée pour un diabète alors qu'elle était atteinte d'une méningite ce qui endommagea gravement son cerveau

Agence France-Press
LONDRES

■ Une fillette de dix ans, handicapée mentale à la suite d'une erreur médicale, s'est vue attribuer vendredi par la haute Cour de Londres plus d'un million de livres de dommages et intérêts (\$2,03 millions).

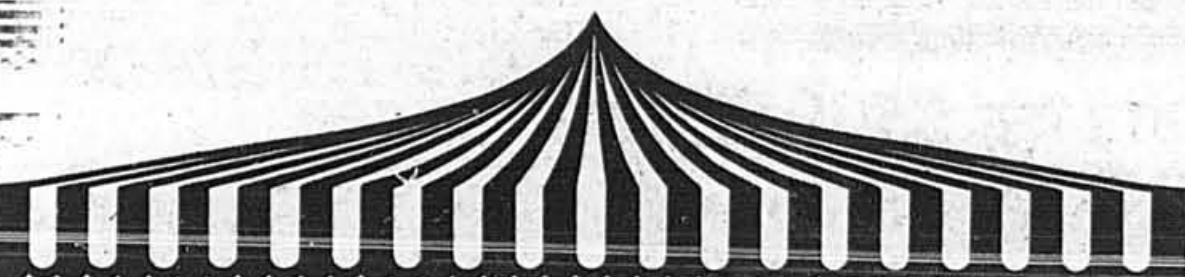
Pretty Donna Church avait été transportée le 21 juin 1981, à l'âge de deux ans, à l'hôpital de l'East Ham Memorial où les mé-

decins avaient diagnostiqué à tort un diabète et l'avaient traitée à l'insuline. Son état s'étant aggravé, la fillette avait été transférée dans deux autres hôpitaux où elle fut finalement traitée pour une méningite. L'erreur initiale de diagnostic endommagea gravement son cerveau et la fillette n'a aujourd'hui, huit ans après les faits, qu'un âge mental de trois ans.

L'autorité de tutelle avait admis la responsabilité médicale mais contestait les dommages demandés par les parents.

La Haute Cour de Londres leur a accordé 1 002 799 livres, somme correspondant aux soins à temps plein qu'elle devra recevoir jusqu'à la fin de son existence, estimée à 38 ans, et à l'aide à domicile dont les parents, qui ont trois autres enfants âgés de 16 à 20 ans, ont besoin.

«Ils se sont comportés de façon exemplaire», a affirmé le juge après avoir visionné une bande vidéo de 70 minutes détaillant les soins qu'ils doivent apporter nuit et jour à leur fille handicapée à vie.



MARCHÉ AUX PUCES

DANS LES ANNONCES CLASSÉES:

UN NOUVEAU MARCHÉ À BON MARCHÉ!

Vendez de tout pour seulement

10,95\$
2 lignes d'annonce*
pendant 4 jours pour 10,95\$,
soit seulement 2,74\$ par jour

La Presse vous offre une nouvelle rubrique à l'intérieur de ses annonces classées: le Marché aux puces.

Vous pourrez désormais y annoncer toutes sortes d'objets que vous désirez vendre et ce, sous un superbe chapiteau.

Le nouveau Marché aux puces de La Presse: une façon peu coûteuse de vendre vite et bien!

Le Marché aux puces des annonces classées
285-7111

La Presse

* Le Marché aux puces ne s'adresse qu'aux particuliers et exclut les annonces concernant l'immobilier, les services, les véhicules motorisés et les animaux. On peut annuler son annonce en tout temps après la première parution, mais la facturation sera établie pour 4 jours de publication.

Interurbains sans frais: 1-800-361-5013

SOLDE PRINTANIER

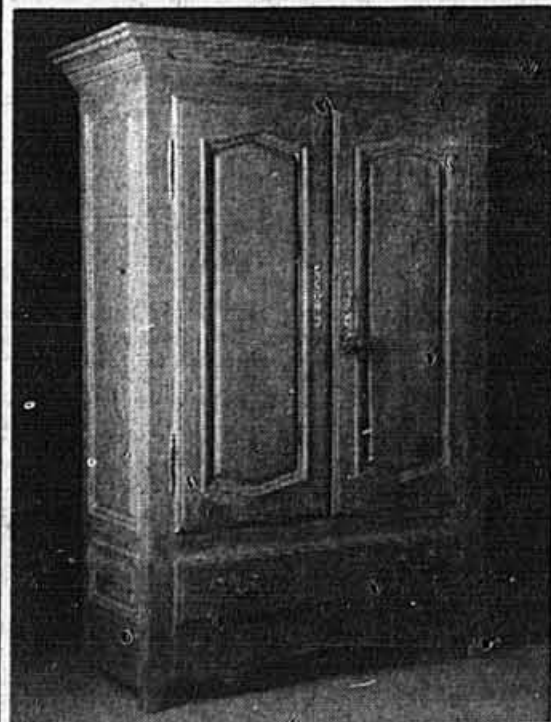
sur tous
les meubles
en
boutique

**boutique
confort**

Copies exclusives de meubles anciens.

201, av. Laurier Ouest
MONTREAL

270-7722
Fermé le lundi



LE SOLDE SE TERMINE LE 29 AVRIL

RANDONNÉE

Suivre les lieux par leurs noms

NORMAND CAZELAIS
collaboration spéciale

■ Nommer un lieu, c'est aider à se retrouver. C'est aussi une manière de s'approprier un espace, de se reconnaître, de s'identifier. De tous temps, dans toutes les civilisations, les hommes ont nommé les lieux: cela a été leur première façon de domestiquer leur environnement. Et de s'y sentir en confiance.

Jacques Cartier, en remontant le grand fleuve, l'a appelé Saint-Laurent. Au passage, il a nommé l'île aux Coudres et l'île de Bacchus. Celle-ci est devenue plus tard l'île d'Orléans que nous connaissons. Ces vocables ont remplacé Minigo («ensorcelé») et autres toponymes que les Amérindiens avaient donnés aux rives du Saint-Laurent et à ses îles. La conquête anglaise a apporté de nouvelles appellations sur tout le territoire québécois (Sherbrooke, Beaconsfield, etc); il s'est même développé une toponymie hybride, amalgamant plusieurs langues, comme Rivière-Matawin, Morin-Heights, Sainte-Justine-de-Newton.

Et nous savons tous que notre toponymie a permis l'épanouissement d'un riche martyrologue: Saint-François-Xavier-des-Hauteurs, Sacré-Coeur-de-Jésus, l'Annonciation, Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine, Sainte-Émilienne-de-l'Énergie, Saint-Antoine-de-l'Île-aux-Grues. Malheureusement, dans le flot des fusions municipales sont disparus d'autres toponymes, dont certes le plus long de tous: Coeur-Très-Pur-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie-de-Plaisance.

La toponymie est bien pratique: elle nous permet de suivre un itinéraire, de savoir que nous allons dans la bonne — ou la mauvaise — direction. Le nom de lieu peut aussi frapper notre imagination, nous faire rêver d'ailleurs particuliers. Nous inciter à partir, à faire des détours. Pour voir, par exemple, à quoi peut bien ressembler de plus près une île qui s'appelle île à Calculots des Betchouanes. Si, si, ça existe sur la Basse-Côte-Nord, dans l'archipel de Mingan: ses habitants, les calculots, sont des perroquets de mer, appelés macareux moines par les spécialistes.

Et puis, la toponymie, c'est une espèce de grand livre ouvert sur la nature, la géographie, sur l'histoire, la culture d'un peuple et de ses collectivités. Apprendre qu'une montagne est Noire, qu'un lac est Rond ou Perdu, qu'un rang a été nommé Vide-Poche, apprendre pourquoi ils ont été nommés ainsi aide, dirait-on, à faire de nous des voyageurs plus «intelligents», ne trouvez-vous pas?

La Commission de toponymie du Québec a publié plusieurs itinéraires toponymiques portant sur Charlevoix, le Saguenay-Lac-Saint-Jean, l'Abitibi-Témiscamingue, la vallée du Richelieu, la vallée du Saint-Laurent, la Mauricie, les Laurentides et l'Outaouais. Ces ouvrages, bien faits et documentés, sont en vente dans les bureaux de l'Éditeur officiel du Québec, ce qui en limite cependant la diffusion. Un ouvrage, tout récent, produit et distribué gratuitement par la CUM, décrit des circuits toponymiques dans l'ouest de l'île de Montréal.

Des excursions différentes en perspective.

Un mois après leur retour, les Ersoy goûtent le calme de la vie quotidienne

FRANÇOIS VÉZINA

■ «Les Ersoy sont très, très heureux!» lance la directrice de l'école Sainte-Cécile, Mme Louise Laurin. C'est grâce à sa persévérance que la petite famille turque a pu revenir ici.

Un mois après leur retour, les Ersoy goûtent aux joies de la vie quotidienne. Ils cherchent toujours un logement. Les parents ont trouvé un emploi. Gulizar joue avec ses amis de troisième année, Ali a retrouvé son français et Mustafa, le plus jeune, s'est fait des copains dans une petite garderie. Une vie normale.

Au début, Gulizar avait été placée dans une classe d'accueil. Elle a progressé tellement vite qu'elle s'est retrouvée dans une classe de troisième année à l'école Sainte-Cécile. «Elle pourra terminer sa troisième année interrompue par son expulsion du pays», remarque Mme Laurin.

Ali est toujours en classe d'accueil. Contrairement à sa grande sœur, il avait complètement perdu son français au cours de son séjour en Turquie. Mais, il n'a pas pris de temps à réapprendre la langue de Molière.

Comme plusieurs petits Québécois de son âge, Mustafa (quatre ans) a découvert la garderie. Une voisine avait offert aux parents de la garder. Mais les Ersoy ont préféré l'envoyer à la garderie. Meilleure intégration. Le benjamin peut se faire des amis et apprendre de nouveaux jeux. «Il a déjà appris à parler français, il m'a même raconté une histoire qu'il avait entendue l'autre jour», assure la directrice de l'école.

Il a hâte de rembourser ses dettes

Les parents ont trouvé un emploi dès leur arrivée. La mère est couturière dans une manufacture. Le père a quitté son emploi de manoeuvre pour accepter une tâche de presseur. Un travail mieux rémunéré.

La famille a deux préoccupations immédiates: trouver un nouveau logement et rembourser ses dettes. Avec la période de déménagement qui approche, les



Gulizar Ersoy (au centre) et sa famille: dans l'ordre habituel, sa mère Fatma, ses frères Ali et Moustafa, son père Mehemet-Ali.

Ersoy ont confiance de trouver un logis. Ils veulent demeurer dans Villeray afin que les enfants continuent à fréquenter l'école Sainte-Cécile. Belle marque d'estime pour Louise Laurin.

Les parents aimeraient bien trouver un logement au rez-de-chaussée. La mère pourrait travailler les fins de semaine sur une machine à coudre. Un tel travail est trop bruyant pour s'effectuer aux étages. Le père compte lui aussi faire des heures supplémentaires.

Ils ont hâte d'économiser afin de rembourser les dettes contractées pour revenir au Québec. Mme Laurin croit qu'ils doivent une certaine somme à un oncle. «Et M. Ersoy veut me payer un voyage à l'été 1990 pour aller en Turquie avec Gulizar», avoue-t-elle.

Les Ersoy ont gardé contact avec les membres de la famille qui sont demeurés en Turquie. Ils s'écrivent régulièrement.

Des amis

Les Ersoy gardent une profonde reconnaissance envers la directrice d'école. «Chaque fois que je les visite, on dirait qu'ils reçoivent 25 personnes», précise Mme Laurin.

leur ont enseigné quelques petites rigues», raconte Mme Laurin.

Mme Laurin insiste pour dire la joie sereine des Ersoy. Une joie de retrouver une vie simple avec ses tracas quotidiens loin de la célébrité. «Gulizar me demandait l'autre jour si je m'ennuyais des caméras; j'ai dit non et elle m'a répondu qu'elle ne souffrait pas de leur absence», rigole Mme Laurin.



Le vice-président de la Brasserie O'Keefe Ltée, monsieur Ed Prévost (à gauche), a remis un don de 15000\$ à Me Louis-Paul Allard (à droite), président de la Fondation québécoise en environnement.

La Fondation québécoise en environnement est un organisme sans but lucratif qui a pour objectifs l'information, l'éducation et la recherche dans le domaine de l'environnement.

On peut rejoindre la Fondation québécoise en environnement au:
855 est, Sainte-Catherine
11e étage/1119
Montréal (Québec) - H2L 4P5
Tél.: (514) 849-3323

LA LANGUE BIEN PENDUE

PAR LA SOCIÉTÉ DES TRADUCTEURS DU QUÉBEC

La Presse du dimanche offre avec plaisir à ses lecteurs. La langue bien pendue, chronique conçue et réalisée par la Société des traducteurs du Québec, afin d'aider les citoyens en toute simplicité à s'exprimer et à écrire plus facilement. La source de la chronique est identifiée chaque semaine en fin de texte.

«Vous m'excuserez»

■ La formule de politesse «Je m'excuse» s'emploie incorrectement en français pour EXCUSEZ-MOI.

En effet, on demande à être excusé de quelque chose, mais on ne peut s'excuser soi-même. Lorsqu'on veut manifester à quelqu'un son regret de le gêner, de lui refuser quelque chose, de le contredire, il faut employer l'expression EXCUSEZ-MOI ou VOUS M'EXCUSEZ-MOI.

L'expression «être sous l'impression» est un calque de l'anglais «to be under the impression». En français, lorsqu'on veut rendre l'idée de «croire, s'imaginer», il faut AVOIR L'IMPRESSION.

Forger
Le premier sens du verbe forger, c'est «travailler (un

métal, un alliage) à chaud, sur l'enclume et au marteau» et par extension «travailler le métal pour lui donner une forme ou en améliorer la qualité». Il a aussi le sens d'«imaginer, inventer», en parlant d'un idéal, d'illusions, excuses, prétextes, etc.

Ce mot n'a pas le sens du verbe anglais *to forge* en parlant de documents ou de signatures imitées frauduleusement. Contrefaire est le verbe à employer dans ces cas. Exemple: Cet homme a contrefait la signature de son père sur un chèque.

D'autre part, un document qu'on a fabriqué frauduleusement s'appelle un faux. Exemple: On a établi qu'elle se servait de faux pour obtenir du crédit.

SOURCE: Domtar, Traduction et linguistique. Info-terminologie, novembre 1983, par Catherine Bowman.

Le plus grand puzzle du monde: 153 664 pièces

Agence France-Presse
ALBI

■ Le plus grand puzzle du monde, d'une surface de 368 m², a été réalisé hier à Albi (sud de la France) par les enfants de la ville. Il comprend 153 664 pièces de 4 cm de côté.

Le précédent record, inscrit au Guinness Book, était de 366 m² avec 151 600 morceaux.

Le puzzle a été assemblé en cinq heures par 350 élèves des écoles et lycées d'Albi (sud-ouest

de la France) sur le thème: «Votre ville en l'an 2000».

LOS ANGELES VANCOUVER

1, 2, 3, SEMAINES 299\$ + tx

DU 28-29 JUIN AU 6-7 SEPTEMBRE 89

284-3455
Permis du Québec

CONDOMINIUMS

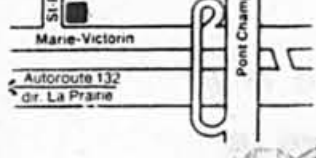
Les Pignons du St-Laurent

UN SITE DE CHOIX POUR UN NOUVEAU STYLE DE VIE

PHASE V BROSSARD

PRIX RÉDUIT POUR PROMOTION PRINTANIÈRE

Joignez-vous à ceux qui ont déjà profité de notre réduction printanière.



- 1 — Condo de prestige
- 2 — Immeuble de 12 étages
- 3 — Différents modèles d'appartement à visiter



Pour de plus amples renseignements appeler notre bureau des ventes au:

466-2167 679-5690

500, rue St-François, Brossard (coin boul. Marie-Victorin)
P.M. Construction en affaires depuis 31 ans.

Ouvert du lundi au vend. de 13 h à 20 h, sam. et dim. 13 h à 17 h

Nouvelle expérience de fusion à froid

Agence France-Presse
RIO DE JANEIRO

■ Des physiciens brésiliens de l'Institut de recherches spatiales (INPE) ont affirmé vendredi avoir reproduit l'expérience de fusion nucléaire à froid, selon l'agence de presse du journal O Estado de Sao Paulo (Brésil).

Selon M. Sergio Otto Ludwig, coordinateur des expériences réalisées avec la collaboration de scientifiques du Centre technique aérospatial (CTA) de Sao José dos Campos, dans l'État de Sao Paulo, la cathode utilisée lors de l'expérience avec de l'eau lourde (riche en deutérium) a provoqué «l'émission de hélium 3».

mobilier RICKSHAW le choix naturel en rotin

NOUS SOMMES MAINTENANT OUVERT AU DÉCOR DÉCARIE

VEZ VOIR NOS FABULEUX SPÉCIAUX D'OUVERTURE!

DÉCOR DÉCARIE
6900, boul. Décarie
Montréal
(514) 340-9988

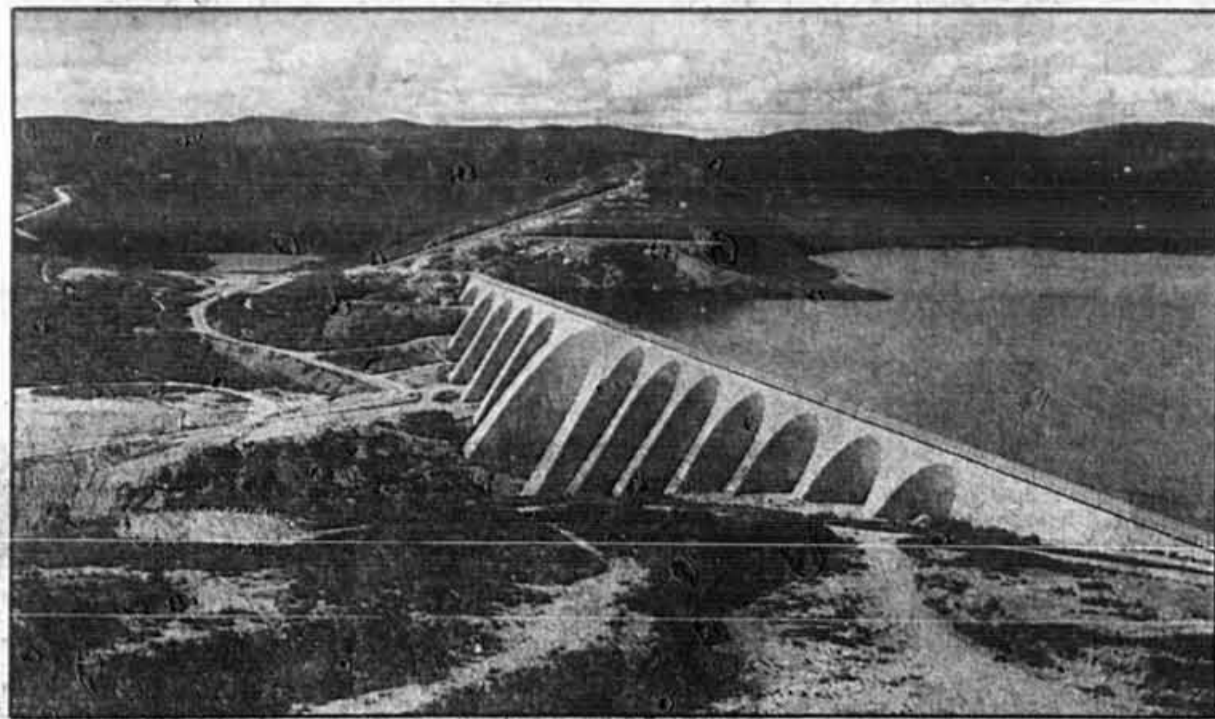
POINTE-CLAIRE
Complexe Pointe-Clair
route Transcanadienne
sortie St-Jean vers le nord
(514) 695-1213

BROSSARD
Centre Perspective Décor
8025, boul. Taschereau ouest
(514) 678-9961

Quantités limitées



D'une hauteur de 214 mètres, le barrage Daniel-Johnson est le plus grand barrage à voûtes et contreforts du monde. Il retient un réservoir de 2 000 kilomètres carrés, soit deux fois la superficie de la Martinique!



VACANCES

Si tu savais comme c'est grand à la Manic...



NORMAND CAZALAI

collaboration spéciale

Les temps changent. A Terre des Hommes voici à peine vingt ans, un écran géant transmettait en direct les travaux de construction gigantesques du chantier hydroélectrique de la Manic. Aujourd'hui, on serait porté à croire que la cote d'amour d'Hydro-Québec serait plutôt en panne...

N'empêche que les ouvrages construits là-bas, sur la Côte-Nord, constituent des réalisations de génie hors du commun. Mais aussi de remarquables attractions touristiques. L'été dernier, les centrales de Manic-Deux et de Manic-Cinq ont reçu plus de 20 000 visiteurs; en fait, les installations d'Hydro-Québec ont attiré quelque 490 000 touristes dans la région de Baie-Comeau depuis 1968.

Le haut-lieu d'intérêt est certes Manic-Cinq. D'une hauteur de 214 mètres, le barrage Daniel-Johnson est le plus grand barrage à voûtes et contreforts du monde: à sa base comme à son sommet, on se sent petit, petit. Il retient un réservoir de 2 000 kilomètres carrés, soit deux fois la superficie de la Martinique! Rond comme un œil de Cyclope, il enserre en son centre une île qui lui fait un bel iris tout vert. Consultez une carte routière: sa forme est aisément reconnaissable.

Avec 1 292 000 kilowatts, la centrale de Manic-Cinq est la plus puissante du complexe Manic-Outardes (5 516 910 kilowatts au total). Au pied du barrage, Hydro-Québec a récemment réaménagé son centre d'accueil et d'information où l'on peut voir une maquette du site et plusieurs exhibits. La visite guidée dure environ 90 minutes. La route 389 entre Baie-Comeau et Manic-Cinq est maintenant asphaltée sur toute la longueur de ses 225 kilomètres.

Il faut compter environ deux heures et demie de voiture en chaque sens, en raison notamment des nombreuses courbes qui en parsèment le parcours. Visiter Manic-Cinq est donc l'affaire d'une journée entière, surtout si vous faites un arrêt à l'autre centrale accessible aux visiteurs, celle de Manic-Deux (1 015 200 kilowatts) qui constitue encore le plus grand barrage-poids évidé de la planète.

À proximité de Baie-Comeau, le réservoir d'Outardes-Deux est le plus utilisé par la population.

Les gens des alentours mais aussi les touristes y font de la pêche (au brochet, au touladi, à la ouananiche), de la planche à voile, du canot: la remontée dans la rivière encaissée dans ses berges est assez spectaculaire, merci. Mais attention au vent, il ne manque surtout pas de souffle... L'eau du réservoir est toutefois particulièrement fraîche: il est préférable de chercher d'autres plans d'eau pour la baignade.

Dans les environs, de nombreuses ZEC (zones d'exploitation contrôlée) et des pourvoyeurs permettent aux amateurs de pêche — et aussi de chasse, en saison — de s'offrir de belles prises. Le saumon de la rivière Godbout s'est fait d'ailleurs une belle renommée. Si vous traînez vos bâtons de golf dans le coffre arrière, rendez-vous à Chutes-aux-Outardes dont les greens avoisinent le réservoir d'Outardes-Deux.

La région de Baie-Comeau est à quelque 400 kilomètres de Québec. On s'y rend en suivant la route 138 sur la rive nord, ce permet, détail appréciable, de traverser les belles montagnes de Charlevoix et le fjord du Saguenay à son embouchure. Une autre façon de faire est de rouler sur la 132 jusqu'à Matane à l'entrée de la Gaspésie et de se payer, via le traversier, une mini-croisière de deux heures et demie en franchissant le 50 kilomètres qui séparent Matane de Baie-Comeau ou de Godbout. Par beau temps, mettez-vous un bon lainage et jouissez du spectacle: ce fleuve devenu un véritable bras de mer en vaut la peine. Et, qui sait, vous verrez peut-être des baleines.

A retenir

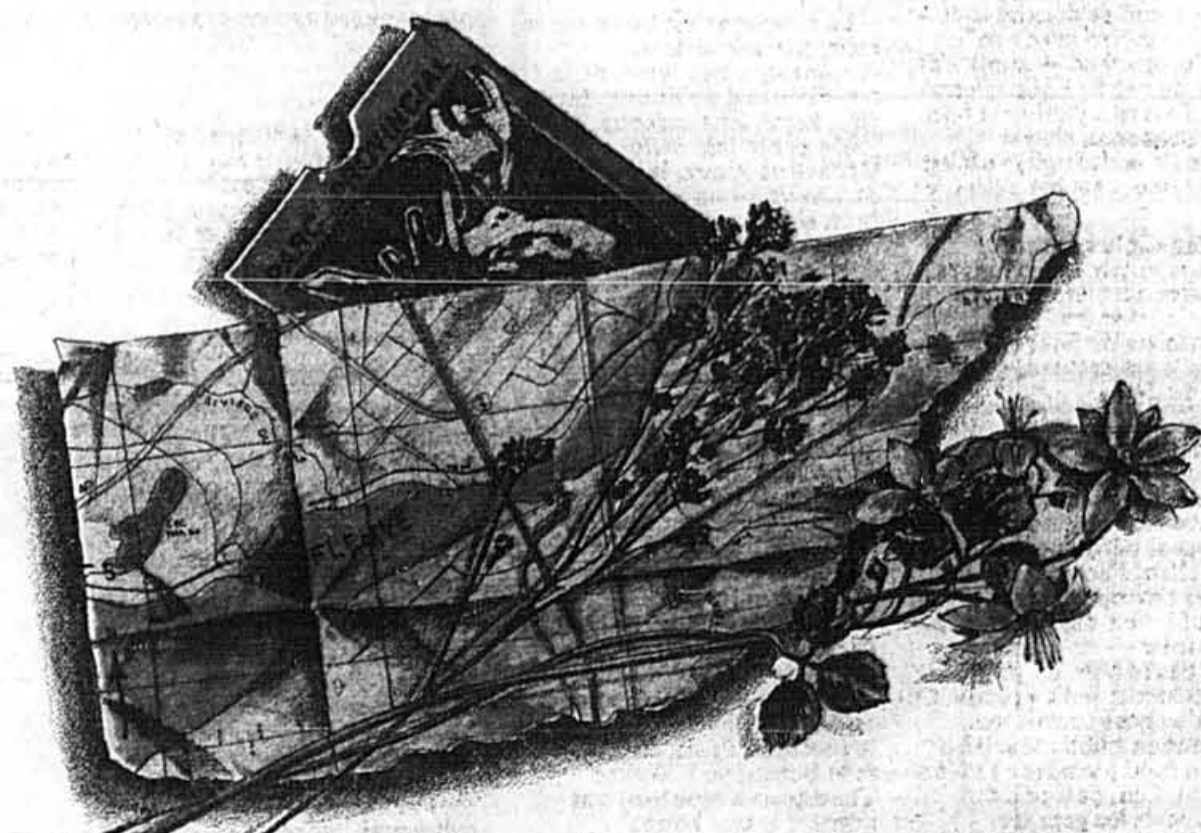
Visites guidées des centrales de Manic-Deux et Cinq tous les jours de la Saint-Jean-Baptiste à la Fête du Travail, à 9 h, 11 h, 13 h et 15 h. Évitez, de préférence, la grande affluence de la période du congé de la construction. Renseignements et réservations: Hydro-Québec, (418) 294-3312.

Le Bureau des congrès et du tourisme de Baie-Comeau offre chaque jour de l'été des visites guidées de la ville (90 minutes, 35 \$ par groupe) et des excursions vers Manic-Cinq, du 24 juin au 6 août (25 \$ par personne et 15 \$ pour les moins de 15 ans). Il distribue également la liste des agences qui, de divers points du Québec, organisent des visites du complexe Manic-Outardes. Renseignements (418) 589-6511.

Traverse Matane / Baie-Comeau / Godbout, 1-800-463-2420.

Association touristique régionale de Manicouagan: (418) 589-5319.

**1 539 KILOMÈTRES
DE ROUTE SUR LA MER,
433 SITES HISTORIQUES,
739 QUAIS, JETÉES
ET PONTONS,
16 PARCS PROVINCIAUX
2 RIVES BATTUES
PAR LES FLOTS...,
LE QUÉBEC, C'EST LES
VACANCES.**



Le Québec, c'est les vacances.

Obtenez gratuitement la brochure DESTINATION QUÉBEC - vacances d'été en retournant ce coupon à:
Tourisme Québec, C.P. 20 000, Québec (Québec) Canada G1K 7X2.
Ou téléphonez sans frais au 873-2015 (pour la région de Montréal),
1-800-361-5405 (d'ailleurs au Québec)
en demandant l'opérateur(trice) 151.

Nom _____ Ville _____
Adresse _____ Code postal _____



Au pied du barrage, l'on se sent petit, petit. Hydro-Québec a récemment réaménagé un centre d'accueil et d'information où l'on peut examiner une maquette du site et plusieurs exhibits.